

## LA MÉMOIRE BRUTIONNE.

Identité et commémoration au Prytanée national militaire de La Flèche 1808-1968

Stéphane Tison

Presses Universitaires de France | « [Guerres mondiales et conflits contemporains](#) »

2001/1 n° 201 | pages 105 à 136

ISSN 0984-2292

ISBN 9782130519461

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2001-1-page-105.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Stéphane Tison, « La mémoire brutionne. Identité et commémoration au Prytanée national militaire de La Flèche 1808-1968 », *Guerres mondiales et conflits contemporains* 2001/1 (n° 201), p. 105-136.  
DOI 10.3917/gmcc.201.0105  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# LA MÉMOIRE BRUTIONNE.

## Identité et commémoration au Prytanée national militaire de La Flèche 1808-1968<sup>1</sup>

Vers la fin du mois de juin, lorsque l'été naissant vient danser avec le vent léger dans les vastes robes parfumées des tilleuls en fleurs, et flâner parmi les vieux feuillages des chênes ou la jeune chevelure argentée d'un peuplier, le parc du Vieux Bahut accueille comme un peuple entier, tant les générations qui se côtoient, la foule rarement aussi nombreuse dans les allées habituellement désertes, et les fonctions qui se lisent sur le col et les épaules d'un uniforme, au revers d'un costume, résumant en quelque sorte une société en réduction...

Le soleil vient à peine de saluer les deux clochers de l'antique école jadis créée par les Jésuites, dans les temps encore troublés par le souvenir des guerres de religion, que les cours sont déjà sillonnées par bien des promeneurs silencieux, tout entiers absorbés par des visions d'hier qui surgissent et raniment dans tel escalier, la silhouette alerte d'un professeur que l'ombre avait jusque-là emportée, ou, avec des mots rieurs et de grands discours de gestes, rappellent de vieux exploits de potaches, de taupins, de cyrards, semblant quitter les mémoires et s'incarner un instant dans un mirage matinal. Pour ceux qui, plus difficilement réveillés, convergent dans la matinée vers la cour d'Austerlitz encadrée par ses hauts bâtiments du XVII<sup>e</sup> siècle et l'Hôtel de commandement au fronton classique, le spectacle entrevu au-dessus des têtes reste étonnant : les rangs bleus des élèves bien réguliers autour des parcelles d'herbe, l'éclair des sabres saint-cyriens, au loin la cocarde claire des noirs bicornes de Polytechnique, le pas de tous réglé sur une marche militaire, et sur le perron, les toges Premier Empire des professeurs, quelques képis où brillent une constellation argentée ou une branche de chêne métallique. Voilà la famille prytanéeenne réunie pour saluer son drapeau une dernière fois dans l'année et, après la remise des prix dans les jardins, donner congé aux plus jeunes.

1. Cet article est la première ébauche d'un ouvrage à venir ; ainsi tous les témoignages d'anciens élèves pouvant confirmer ou enrichir, et surtout corriger les erreurs possibles, seront accueillis avec le plus grand intérêt.

Bien d'autres rites ont lieu ce jour et bien d'autres cérémonies également rassemblent dans l'année toute l'école, élèves, commandement et professeurs : la présentation des élèves au drapeau à la fin du mois de septembre, l'armistice du 11 Novembre, et d'autres de moindre ampleur, Toussaint, 8 Mai, pèlerinage sur la tombe du Soldat inconnu.

Le spectateur nouveau qui découvre cette fête de fin d'année, et même les élèves anciens partis depuis longtemps, ont l'impression que rien n'a vraiment changé, que le même cérémonial, à quelques variantes près, habite le temps prytanéen depuis outre-mémoire.

Il est vrai que les Brutions savent un peu l'histoire de leur école : fondée en 1603 par Henri IV et confiée aux Jésuites jusqu'en 1762<sup>2</sup>, elle a très tôt partie liée à la Grande Histoire, en recevant les cœurs du roi et de la reine<sup>3</sup> qui reposent dans deux urnes installées dans deux niches de la chapelle jusqu'en 1793, date à laquelle ils furent brûlés, intégration déjà identitaire à deux périodes synchrétiques de l'histoire de France, le temps des fleurs de lys et celui de la Grande Révolution. 1808 est l'autre date à peu près connue de tous : alors, l'école préparatoire à l'École spéciale militaire de Fontainebleau, créée en 1802, installée à Saint-Cyr, est transférée à La Flèche par Napoléon I<sup>er</sup><sup>4</sup>.

Entre autres événements, ces éléments du temps passé peuvent constituer une mémoire, mais l'idée d'une mémoire fixe et d'un cérémonial figé serait bien fautive. Parler d'une identité durable est peut-être plus juste, et la mémoire prytanéenne est vivante, dans le sens où elle est celle d'un lieu à part, mêlée à l'histoire de la France considérée en tant que nation. Ainsi demeure-t-elle difficile à cerner, d'autant plus que les sources sont limitées : quelques travaux ont été écrits sur le Prytanée national militaire de La Flèche et quelques-uns sont de remarquables reconstitutions des rites et cérémonies<sup>5</sup>. Les archives sont malheureusement réduites<sup>6</sup>, si bien

2. Un château fut érigé vers 1540-1541 par Françoise d'Alençon, grand-mère de Henri IV. Celui-ci y séjourna à plusieurs reprises, et décida d'y permettre l'installation en 1603 d'une école dirigée par les Jésuites après leur retour en grâce l'année précédente. L'idée est sans doute suggérée par le Fléchois Guillaume Fouquet, un des fidèles serviteurs du monarque. En remerciement, les Jésuites devaient accepter quelques élèves gentilshommes destinés à la carrière des armes, et désignés par le roi. La vocation militaire du Prytanée est déjà en germe. Tous les bâtiments actuels seraient construits à cette époque.

3. Par l'édit de Fontainebleau, en mai 1607, Henri IV fonde officiellement l'école, et lègue son cœur et celui de la reine Marie de Médicis au collège afin qu'ils soient déposés dans l'église.

4. Le collège de La Flèche avait déjà accueilli entre 1764 et 1776 une École militaire préparatoire à l'École militaire de Paris, à l'instar des collèges de Brienne et d'Autun, après le départ des Jésuites chassés de France en 1762. Quant à l'École spéciale militaire d'infanterie de Fontainebleau, elle avait été créée en 1802.

5. Daniel Potron, *Le Prytanée militaire de La Flèche à travers la carte postale*, La Flèche, 1982.

6. Les archives antérieures à 1907 ont été détruites cette année-là. Elles sont citées parfois dans le manuscrit du capitaine Raoul Digard, *Histoire de la Maison d'Éducation de La Flèche (1603-1905)*, qui, fort heureusement, a réalisé un travail très rigoureux et précis. *L'Historique du Prytanée militaire* (années 1885-1971), journal de marche en quelque sorte, a été consulté. Que soient remerciés ici M. le colonel Letourneur, commandant l'école de 1995 à 1998, pour m'avoir permis de consulter ces documents conservés dans son bureau, ainsi que M. Ménard, chargé des relations publiques auprès du colonel commandant le Prytanée national militaire. Enfin, la *Revue prytanéenne*, organe de l'Association des Anciens élèves, a été systématiquement étudiée depuis son origine en 1880.

qu'une partie de ce travail d'approche de la mentalité brutionne est fondé sur environ 280 discours prononcés lors des fêtes de fin d'année de 1808 à 1968 principalement. Ceux-ci laissent la part belle à l'encadrement (145 discours d'officiers, 116 discours de professeurs) et l'absence de témoignages d'élèves, qui assistent aux cérémonies mais naturellement n'y prennent pas la parole, ne permet pas de pénétrer le sanctuaire de leur mémoire complexe. Il n'est donc possible que de livrer une vision officielle du Prytanée, dans un premier temps, mais celle-ci n'est pas sans intérêt.

Quelle mémoire est donc entretenue dans cet établissement dont l'identité paraît si forte, et partagée, défendue, revendiquée ? Sur quelle histoire et quelles valeurs se fonde justement l'identité brutionne ? Il sera ici nécessaire de percevoir dans l'expression d'une mémoire spécifiquement brutionne la part plus ou moins prégnante de la mémoire nationale. Une réflexion chronologique s'avère plus judicieuse tant l'évolution de cette identité et des rites est complexe et tant elle peut susciter d'observations.

#### I. AUX ORIGINES PRYTANÉENNES : LA NAISSANCE DU BRUTIUM, 1808-1871

L'école appelée en 1808 Prytanée militaire français, parce qu'elle a la mission d'éduquer les fils des officiers et soldats qui ont versé leur sang sur les champs de bataille de l'Empire, est fondée en même temps que les lycées des grandes villes. Le recrutement, à cause de la vocation particulière de l'établissement, est tout de même un peu différent, de même que l'encadrement souvent constitué de sous-officiers au tempérament de grognard, rompus aux combats guerriers ; la discipline y est souvent aussi plus rigoureuse et maîtresse. Ce sont là déjà des distinctions qui fondent la spécificité d'une identité d'école qui, sans séparer les élèves du reste de la société civile, leur confère une différence qui sera d'autant plus défendue que ceux-ci s'intègrent difficilement dans la société militaire après l'expérience napoléonienne.

#### *Être du Brutium*

À partir de 1808, les élèves accueillis dans l'enceinte de l'ancienne école jésuite sont couramment des fils de militaires peu fortunés ou/et qui ont perdu la vie sur les champs de bataille ou dans l'exercice de leur fonction, pouvant bénéficier d'une bourse<sup>7</sup>. Puis les rejoindront des fils de

7. Excepté sous le Second Empire, qui limite le recrutement, et n'accepte qu'exceptionnellement des fils de sous-officiers ou de soldats, à condition que ceux-ci soient morts au combat (décret impérial du 23 mai 1853).

fonctionnaires des ministères. La vogue pour l'Antiquité et le goût personnel de l'empereur lui valent le nom de Prytanée<sup>8</sup> puisque sa vocation originelle est de subvenir aux besoins des orphelins de militaires qui se sont sacrifiés pour la patrie. Néanmoins, deux autres conditions sont requises pour accéder à cette aide de l'État : d'abord une bonne instruction, alors prouvée par la présentation d'un certificat de l'école d'origine, puis examinée par un jury départemental dès 1853 et enfin mise à l'épreuve lors d'un concours national créé en 1881 et qui existe encore ; ensuite, des ressources relativement faibles nécessitant l'obtention d'une bourse d'études (pour 200 élèves à l'origine, 300 au maximum par la suite). L'école accueille aussi des pensionnaires en nombre plus réduit (200 à l'origine, puis de 50 à 80), entretenus aux frais de leur famille. Les élèves au XIX<sup>e</sup> siècle proviennent de la France entière et la part des fils d'officiers subalternes – lieutenants, capitaines et officiers d'administration en particulier – ne va cesser de croître au fil du siècle<sup>9</sup>. La part des roturiers augmente elle aussi pendant la même période : comme la plupart des lycées, le Prytanée connaît une véritable démocratisation de son recrutement.

Dès l'origine en tout cas se forge une identité, toute de fierté et de rudesse dans un climat hostile, qui voit la naissance de ce nom toujours porté par les élèves aujourd'hui, celui de Brution. Dans les premières années de la Restauration, ceux-ci sont encore issus de ces classes moyennes, voire peu fortunées qui ont donné à l'Empire les officiers de la Grande Armée, et sont éduqués par les vétérans des guerres napoléoniennes, au langage franc, usant à l'occasion de l'argot des campements et peu habitués aux belles manières. Une éducation à la dure trempe le caractère de jeunes gens qui passent plusieurs années de leur vie dans l'école, en ne sortant de ce milieu militaire que très rarement. Parvenus à Saint-Cyr, les Fléchois comme on les appela longtemps<sup>10</sup>, sont mis à l'écart d'une société plus aristocratique, pétrie de codes exigeants, encore issue de l'émigration et donc peu amène envers ces fils de l'« Ogre », enfin, sûre de sa supériorité tant sociale que culturelle. Ces gamins rustaude, et certainement peu à l'aise dans un tel environnement on ne peut moins accueillant, sont comparés rapidement aux habitants de

8. Par référence à l'institution et au bâtiment situé sur l'agora d'Athènes, où les enfants des citoyens qui étaient morts pour la défense de la cité étaient éduqués aux frais de celle-ci. Entre 1814 et 1853, l'école perd ce nom qui la distingue entre toutes et ne le retrouve définitivement cette fois qu'à partir du Second Empire en 1853. Elle est aujourd'hui désignée officiellement comme Prytanée national militaire.

9. Quelques chiffres empruntés à l'étude de B. Beaupère, publiée dans les nos 155 à 162 de la *Revue prytanéeenne*, entre 1982 et 1985 : les fils de généraux représentent en 1827, 11,8 % de l'effectif et dans les années 1850, 3 %. En 1893 par exemple, on compte 54,5 % de fils de capitaines, 10,2 % de fils de lieutenants, et 21,5 % de fils d'officiers d'administration.

10. Le terme « Fléchois » est utilisé pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle pour désigner les élèves, et dans les discours il est présent jusqu'en 1917. Cette désignation est aujourd'hui obsolète. Le mot « Brution » est déjà cité par les journalistes à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, parfois d'un ton railleur (*Le Figaro* du 12 juin 1886). Le général Bazaine-Hayter, commandant la 6<sup>e</sup> Région militaire, est le premier à l'utiliser dans un discours officiel en 1906.

l'antique Brutium, province la moins romanisée de l'Italie républicaine. Deux clans opposés se refermèrent sur leurs prétentions opposées et se détestèrent jusqu'à l'affrontement lors de batailles rangées à mains nues. D'après des récits souvent tardifs, la cinquantaine de Fléchois parvint à défaire environ deux cents de ses adversaires, méritant dès lors une réputation de dureté, d'endurance et de bravoure. C'est vraisemblablement à la suite d'exploits de ce genre que, vers 1818, le sobriquet de Brution apparut, avant d'être plus tard adopté et revendiqué par les Fléchois qui en étaient affublés. Mais à l'origine, les lions<sup>11</sup> du Brutium, comme on les appela après cette rixe, considéraient cette désignation comme un outrage.

Il est vrai que la discipline est sévère au Prytanée, comme dans les autres lycées du XIX<sup>e</sup> siècle. Peut-être est-elle ici, comme partout à l'époque, par souci d'exigence et d'effort, un accompagnement plus naturel encore de l'éducation, pour des jeunes gens dont on cherche à canaliser les ardeurs et le caractère un peu retors. Dans les années 1860, le travail en classe et en étude, ainsi que les activités du corps (exercices militaires, escrime, danse...) occupent les élèves quatre-vingts heures par semaine. Et gare à ceux qui s'avisent de transgresser une règle ! La sanction, le châtiement même, sont à la mesure de la tolérance pratiquée dans l'école, aussi draconiens que celle-ci est parcimonieuse. Outre les retenues pendant les récréations, alors rares moments de liberté, une cigarette fumée ou un trait d'insolence valent les arrêts et parfois la prison, en cas de récidive : l'élève récalcitrant, extrait du temps régulier des cours, revêtu d'une bure, passe quelques jours au pain sec et à l'eau dans un cachot étroit, utilisant son temps nécessairement libre à graver, pour rompre l'ennui d'une méditation stérile, sur le mur friable et humide, son numéro de matricule, en souvenir, par bravade et avec une once de fierté... La pratique de la réclusion, supprimée dans les autres lycées en 1863, demeure en vigueur au Prytanée jusqu'après 1878, avec plus de modération dans l'application, et disparaît définitivement en 1903.

Pourtant, dans le jeu éternel de la loi sévère et de la rétorsion, l'établissement n'échappe pas aux révoltes d'élèves qui viennent animer brutalement la vie monotone des lycées français, de temps en temps. À plusieurs reprises en effet, les jeunes Fléchois rejettent une autorité trop pesante, en 1823, 1859 et 1878 en particulier. La deuxième fois, manifestant leur refus de voir fouiller leur bahut par l'encadrement en quête de livres séditieux, ou simplement libertins, des barricades sont construites dans les dortoirs, et la préfecture doit envoyer un détachement de 50 cuirassiers, et pas moins !, devant lesquels, en se rendant, les Fléchois défilent orgueilleusement dans un ordre impeccable. Tout est perdu... fors l'honneur. En 1878 cette fois, alors que le régime s'adoucit, ce sont les plus jeunes qui se révoltent contre les brimades des anciens.

11. Le lion est aujourd'hui l'emblème de l'école, encadré par les deux tours à lanterne de l'église Saint-Louis.

L'identité des Brutions est fondée sur cette attitude d'indocilité, à laquelle ils doivent leur nom, encore illustrée de nos jours, notamment, par l'organisation de monômes nocturnes, grandes farandoles exutoires saluant l'arrivée des vacances proches.

### *Les premières traditions prytanéennes*

Dès l'origine, autant que les sources permettent de les dater, un certain nombre de traditions internes à l'établissement se multiplient et vont structurer dans le temps cette identité particulière. Toutes sont aujourd'hui encore en vigueur.

Le « *matri* » ou « *tricule* ». Chaque élève se voit attribuer ou plus exactement décerner, à son arrivée, un numéro matricule, et un registre est scrupuleusement tenu. Il semble que les premiers « *matri* » aient été donnés rétrospectivement à la création de l'École préparatoire à l'École spéciale militaire, avant même son installation à La Flèche, donc avant 1808. La numérotation est reprise au n° 1 en 1814, après la chute du Premier Empire, et le chiffre 10 000 est atteint vers 1926-1927. Une nouvelle série commence alors, la première (jusqu'en 1926-1927) étant dénommée A et la seconde B, et ainsi de suite. Actuellement, la série D compte plus de 4 400 membres. Cette succession plus rapide au XX<sup>e</sup> siècle est une preuve de la plus grande mobilité des élèves et de leur renouvellement accéléré. Ce numéro attribué n'est pas un élément vaguement folklorique, il joue plutôt un rôle dans l'intégration du nouvel élève dans l'école. Par exemple, l'élève 3350 D a un père, 3250 D, et un grand-père, 3150 D, qui lui doivent tous deux une aide pour étudier et une sorte de protection fraternelle pour faciliter l'intégration au groupe par un système de parrainage en fait. Enfin, ce numéro n'est pas un chiffre inutile et insensé : il est comme l'illustration codifiée d'une identité individuelle brutionne. Il représentait, plus au XIX<sup>e</sup> siècle qu'aujourd'hui, l'appartenance à un groupe similaire à une génération. Ainsi parlait-on des 3000 ou des 4000, etc., les premiers étant élèves entre 1861 et 1866 et les seconds de 1866 à 1882. Chacun s'appelait à cette époque par son « *tricule* », surtout les anciens, plus que par son nom, d'où la confusion du serveur d'un café de Paris, lorsqu'en 1880, d'anciens Brutions se réunirent pour créer une association, et furent dénoncés comme des comploteurs fomentant quelque attentat contre la République<sup>12</sup>. Fernand Robert, l'un des fondateurs et illustre ancien<sup>13</sup>

12. *Chronique prytanéenne*, n° 6, 5 septembre 1880, p. 10. Cette réunion, la première de l'association se tint le 5 août 1880 chez Douix, au Palais-Royal, à Paris.

13. Fernand Robert, né en 1850, est, avec le matricule 3668 A, élève dans les années 1860. Fondateur de la *Revue prytanéenne*, il joua un rôle essentiel dans la création de l'Association des anciens élèves en 1880. Chaque année, il rédige un long article sur les fêtes de juillet, et ce pendant près de cinquante années jusqu'en 1929. Le général Éon proposa en 1926 qu'il préside la distribution des prix, mais cela lui fut refusé, car cet honneur n'était réservé qu'à un militaire. Disparu en 1931, le dévouement d'une vie entière lui valut l'honneur d'être inhumé dans le carré réservé aux Brutions dans le cimetière de La Flèche.

évoque cette sorte de fascination pour ce chiffre-identité de jeunesse : « L'autre jour, dans mon pèlerinage là-bas, je voulus, moi aussi, revoir mon matricule dans ladite cellule. Je constatais avec désolation qu'il avait disparu ; disparus aussi, celui du brave Soumain<sup>14</sup> et de tant d'autres, lorsqu'il y a six ou sept ans, le Génie se décida, enfin à retaper un peu de ces temples vénérables. Mais [...] les murs en portent d'autres, ceux des jeunes générations. Je n'ai retrouvé qu'un seul vestige de nos époques pré-historiques : 3215, gravé profondément sur la pierre qui forme le pas de la porte d'une prison ! »<sup>15</sup>

Le temps n'est donc pas scandé de la même manière dans le Brutium, et cela ne peut que renforcer le sentiment d'appartenance à une petite communauté aux repères assurés.

*Un langage particulier.* Les Brutions utilisent volontiers entre eux un langage, et une grammaire à part, au grand dam des non-initiés contemporains. En empruntant le vocabulaire des élèves, voici comment on pourrait décrire une soirée de la vie quotidienne au Prytanée : « Après une longue journée de stacke, les miteux vont grailler avec plaisir, puis se retrouvent au Foy's pour une petite pause ; quant à ceux du Grand Bah, il leur arrive de monter à la basane, afin d'oublier le khâl blanc... »<sup>16</sup>

L'histoire de cet idiome reste à faire. Il semble qu'il doive son origine et son enrichissement à la diversité des publics côtoyant l'école : une partie en effet pourrait provenir de l'époque où l'école de La Flèche était administrée par les Jésuites, mais certaines expressions proviennent d'autres grandes écoles, comme celle de Louis-le-Grand à Paris dont quelques élèves rejoignaient le Prytanée afin de poursuivre leurs études et préparer les concours d'officier ; enfin, l'argot militaire de toutes époques s'est aggloméré à l'ensemble, diffusé peut-être plus directement par les sous-officiers plus souvent d'extraction populaire. Quant à l'origine des mots, des expressions usitées dans ce seul cercle fermé, et les vecteurs de leur diffusion, ils sont encore bien difficiles à définir à ce stade de la recherche. Mais, là aussi, il est intéressant de constater l'existence d'expressions qui sonnent comme un résumé identitaire, comme le « S + KO », « souffre et potasse », c'est-à-dire « endure et travaille » programme de travail intense des candidats à Cyr ou à l'X.

*Le potasse.* Il est de tradition qu'un élève tienne un journal personnel dans lequel il fait le récit de ses journées de travail et des moments de détente, insistant sur les travers de ses professeurs et ses facéties de

14. Le général de division Soumain présida plusieurs distributions des prix, de 1863 à 1864. Il était alors commandant de la Place de Paris, et inspecteur général du Prytanée impérial militaire et de l'École impériale spéciale militaire de Saint-Cyr.

15. Louis Violet, 3215 A, élève de 1855 à 1861, devenu officier puis chef de service à la Cie des Chemins de fer de l'Est. *Revue prytanéenne*, n° 142, juin 1894, p. 1843. La génération des 3000 compte le maréchal Gallieni (3522 A), les généraux Pau (3549 A) et Lanrezac (3830 A), et Silvain (3669 A), sociétaire de la Comédie française, etc.

16. Un glossaire n'est pas inutile : la stacke = le travail ; stacker = travailler ; un miteux = un élève de seconde ; grailler = manger ; Foy's = foyer des élèves ; Grand Bah = Grand Bahut ; quartier Henri IV (classes préparatoires) ; basane = équitation ; khâl = concours (au quartier Henri IV).



potache<sup>17</sup>. C'est là une habitude ancienne datant de l'époque des Jésuites – Descartes aurait écrit un journal de ce genre –, qui n'est ni obligatoire ni généralisée à l'ensemble des élèves. D'autres journaux sont tenus par des classes dont les actions, les chahuts et tous les fruits d'une ingéniosité désobéissante sont ainsi consignés<sup>18</sup>, comme autant d'actes de bravoure.

*Les cérémonies.* La fête la plus importante est bien sûr celle qui clôt l'année par une distribution de prix. Déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle, les Jésuites organisaient à chaque fin d'année une de ces manifestations qui, en donnant connaissance du palmarès des efforts et des mérites, réunissait une dernière fois la petite communauté scolaire dans le culte du savoir et sa propre contemplation d'une unité sans cesse reconstituée. La tradition est conservée dans les lycées du XIX<sup>e</sup> siècle, et le Prytanée ne fait pas exception, dès 1809. Or, en 1835, une situation peu ordinaire impose au commandement de préciser l'hommage qu'il veut accorder au meilleur : en effet, l'élève Cassaigne<sup>19</sup> a épuisé toutes les distinctions. Un crédit exceptionnel est finalement accordé par le ministère de la Guerre afin de créer cette année-là un prix spécial<sup>20</sup>. Deux ans plus tard, le duc d'Orléans fait œuvre de mécène en fondant et finançant un prix d'honneur qui devra récompenser l'élève le plus méritant pour son travail exemplaire, son respect de la discipline et ses qualités personnelles. Par la suite le ministre de la Guerre se chargera de cette récompense avant que la présidence de la République ne s'en acquitte à son tour. Pour chaque prix d'honneur, un bouclier est attribué portant le nom et le lieu de naissance, l'année de la distinction du bénéficiaire, entourés de lauriers, et chaque bouclier rejoint ses semblables dans la prestigieuse salle des Actes, théâtre de la distribution des prix et des grandes occasions. C'est la plus vaste salle de l'établissement, comprenant un amphithéâtre, que recouvre un plafond en caissons au chiffre du roi Henri IV. En 1891, sous le prétexte de créer de nouveaux dortoirs pour permettre un accroissement des effectifs, qui n'était d'ailleurs pas assuré, le Génie détruisit cette salle qui longtemps après fut présente dans les souvenirs des anciens élèves, avec un peu d'amertume<sup>21</sup>.

Toutes ces traditions apparues au cours de ces trente premières années s'approprient parfois des traditions plus anciennes, mais sans que leur origine faute de sources précises soit clairement définissable. Elles existent

17. Quelques-uns de ces « potasses » sont conservés au Musée du souvenir bruton. Des extraits sont parfois cités dans la *Revue prytanéenne*.

18. Ces documents sont conservés par un « archo géné », ou archiviste des élèves, et fort peu accessibles au commun. Nous espérons un jour convaincre les gardiens de ce trésor du bien-fondé d'une étude historique sérieuse et sans *a priori*.

19. Matricule 1481. Sorti premier de Saint-Cyr, il allait être promu colonel, lorsque, devenu chef d'état-major du général Pélessier (1223 A), il est mortellement blessé au siège de Sébastopol pendant la guerre de Crimée le 1<sup>er</sup> septembre 1855.

20. Un inspecteur général des études, M. Roger, ancien doctrinaire, avait fait une démarche en ce sens auprès du maréchal Maison, ministre de la Guerre, et lui-même bruton.

21. La distribution des prix eut lieu ensuite au manège à partir de 1892, puis en plein air en 1906 ou dans le gymnase d'hiver (devenu foyer des élèves) pendant la Grande Guerre. Elle se fit alternativement dans l'un de ces trois endroits au XX<sup>e</sup> siècle, avec une prédilection pour le parc du colonel à la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

encore aujourd'hui sans avoir subi de transformations fondamentales<sup>22</sup>. Elles rythment la vie du Brution en lui conférant une identité forte, un caractère assez rude, surtout au XIX<sup>e</sup> siècle, la naissance d'un esprit de corps, en l'intégrant dans une micro-société qui a défini ses propres repères temporels et son propre langage. En ce sens, on devient Brution et on le demeure *ad finem*, et lorsque plusieurs générations d'une même famille se sont succédé dans l'école fléchoise, peut-être naît-on Brution, étant sûr de le devenir un jour...<sup>23</sup>.

### Les valeurs

L'identité brutionne est encore en gestation au cours de cette période mouvementée où la France recherche avec difficulté une stabilité politique, jusqu'après la chute du Second Empire.

Le sentiment patriotique existe certainement mais la société scolaire reflète les mêmes distinctions qui divisent le pays. Les luttes politiques n'y sont pas absentes et il serait bien fallacieux de qualifier l'établissement ou les élèves de conservateurs. Les années 1820-1830 voient parfois s'affronter, dans les cours, tenants de la légitimité et défenseurs du libéralisme. Malheureusement, peu d'éléments subsistent de ces joutes certainement passionnées, et les réactions de l'encadrement et des élèves lors des changements de régimes sont peu connues.

En 1832 par exemple, alors que la chouannerie renaît momentanément de ses cendres dans la Sarthe, le débat atteint une intensité qui dépasse le simple échange d'épithètes blessantes. « Pendant cette année 1832, la fibre politique de mes jeunes camarades fut fortement excitée. L'école était partagée en deux camps, les légitimistes qui se dénommaient entre eux les "Chouans" et les "libéraux". Il résultait de notre divergence d'opinion des combats particuliers à coups de pied et à coups de poing »<sup>24</sup>, raconte l'élève Du Casse cinquante ans plus tard. Puis en 1834, lorsque la misère populaire s'exprime dans les soulèvements de Lyon et de Paris, l'accès au parloir n'est réservé qu'aux parents directs, certains individus habitant La Flèche ayant invité les élèves à l'insubordination, et procuré de la poudre à quelques-uns d'entre eux.

La Révolution de 1848 a dû certainement contribuer à l'agitation des moments de récréation, mais sans que l'écho de ces luttes soit parvenu avec précision jusqu'à nous. En 1849 toutefois, lors de la revue précédant

22. Les « potasses » sont aujourd'hui rédigés sur disquettes informatiques...

23. Par exemple, les familles Bonnefous, de Battisti, Cassaigne, Davout d'Auerstadt, Langlois, Lefebvre, du Port du Boucharra ont donné à l'école plusieurs générations de brutions.

Quel que soit le grade, un Brution ne peut en méconnaître un autre, et il n'est pas rare qu'un général vienne saluer un sous-officier tout particulièrement s'il est de La Flèche, ce qui n'est pas sans susciter quelque étonnement jaloux. Ce brassage dépassant l'origine sociale est un apprentissage ancien, et déjà en 1886, lors de la venue du général Boulanger, les anciens élèves se mélangeaient facilement avec les plus jeunes lors des repas de fête. La camaraderie est une des valeurs les plus souvent rappelées dans les discours.

24. Baron A. Du Casse, *Le Panthéon fléchois*, Paris, Dillet, 1883.

la distribution des prix, l'inspecteur général du Prytanée, le général de division de Schramm<sup>25</sup> évoque des « exemples fâcheux offerts par quelques-uns », précisant : « J'aurais voulu surtout établir qu'il n'y avait eu ni désir, ni volonté de la part de plusieurs de ceux qui ont reçu mission d'aider au maintien de l'ordre, de chercher à le troubler, à le compromettre même par une initiative imprudente et irréfléchie. Malheureusement, les investigations auxquelles j'ai dû me livrer m'ont conduit forcé-ment à reconnaître que je me faisais illusion. »<sup>26</sup> L'instauration de la République avait sans doute suscité bien des débats plus ou moins agités, de même que la révolte de juin ou l'élection de Louis Napoléon Bonaparte à la présidence en décembre 1848, mais quels clivages divisaient le petit peuple prytanéen ? Nous n'en saurons pas plus pour l'instant.

À lire les discours prononcés par les professeurs et les généraux de cette époque, aucune valeur politique partisane n'est réellement affirmée. Les discours sont plus souvent une illustration, comme dans la plupart des lycées de France, de l'hostilité des élèves envers l'encadrement. Il est intéressant de constater néanmoins que l'on invite les élèves à reconnaître le pouvoir en place, surtout sous la Restauration... en quête de légitimité il est vrai, dans une école très marquée par le souvenir de l'empereur. Mais le plus souvent, c'est à l'obéissance et à la discipline que les orateurs exhortent. Ainsi en août 1820, le directeur des Études, Duchateau :

« Vous devinerez sans peine quel désordre résulterait de cette indiscipline et vous ne serez plus étonnés si, dans le but de le prévenir, nous faisons taire ces sentiments d'indulgence qui nous seraient naturels, pour sévir avec rigueur contre ceux d'entre vous qui peuvent donner quelquefois l'exemple d'une dangereuse insubordination. Mais non seulement le bien général nous oblige à la sévérité en pareille circonstance, votre intérêt personnel le réclame. [...] Non, Jeunes Élèves, vous bénirez longtemps encore [...] ce Roi clément et sage qui nous a été donné par la providence comme un ange de paix, pour nous réconcilier avec nous-mêmes, pour calmer tant de passions, encore si actives, tant de haines non encore assoupies. »<sup>27</sup>

L'appartenance à l'école est encore rarement soulignée (sauf en 1840 et 1853 dans les discours), alors que dans les allocutions des généraux, des thèmes qui auront la vie longue commencent à apparaître : en 1813, la distinction entre civilisation et barbarie est pour la première fois exprimée ; en 1848, le général Sénilhes évoque le sacrifice et l'abnégation des futurs soldats. Les orateurs civils prononcent des paroles peu éloignées

25. Le comte de Schramm, lieutenant-général et pair de France sous la monarchie de Juillet, est sous la République et le Second Empire, général de division et sénateur. Inspecteur général du Prytanée, il préside de nombreuses distributions des prix, notamment de 1841 à 1844, en 1849, et 1852-1853, peut-être lors d'autres années.

26. Discours prononcé le 18 juillet 1849. Brochure imprimée à La Flèche, discours et palmarès de la distribution des prix 1849 (Bibliothèque du Prytanée).

27. Discours prononcé le 24 août 1820. Brochure imprimée à La Flèche, discours et palmarès de la remise des prix de 1820 (Bibliothèque du Prytanée).

et qui, toujours, ont une teneur morale : justice, générosité, dévouement en 1862, amitié et fraternité d'armes en 1864, esprit d'initiative en 1868. C'est là souvent une déclaration humaniste que la notion de devoir vient structurer comme une colonne vertébrale soutient un être vivant.

Au cours de cette première période de l'histoire du Prytanée, aucune référence aux traditions, aux matricules, au langage interne, n'apparaît dans quelque discours que ce soit. Une coupure volontaire entre l'encadrement militaire, professoral et les élèves est scrupuleusement entretenue et demeure la règle en toute circonstance. Sans parler d'une hostilité déclarée entre les deux groupes, il est évident qu'une véritable identité commune n'existe pas jusqu'au Second Empire au moins.

## II. UNE ÉCOLE DE LA REVANCHE :

### L'AFFIRMATION D'UN ESPRIT DE CORPS, 1870-1914

Le temps qui sépare la défaite de 1870-1871 et la mobilisation générale d'août 1914 est fondateur pour le Prytanée. L'identité de l'école, celle des élèves se renforcent considérablement et cette fois, avec l'assentiment de l'encadrement, mais sans parvenir parfois à réduire la méfiance récurrente des autorités de l'État. Un véritable esprit de corps se constitue, réunissant chefs, maîtres et élèves pour la défense de l'établissement dont la place dans l'armée et la survie ne sont pas toujours assurées. D'autre part, les cérémonies prennent un caractère patriotique de plus en plus démonstratif dans le contexte de la Revanche, la République imposant peu à peu sa présence et ses valeurs en diffusant et en utilisant ce ressort populaire.

### *La mobilisation des esprits pour la Revanche*

La défaite de 1870-1871 est une rupture profondément ressentie à l'école comme dans le reste de l'armée et du pays, et elle n'a pas peu contribué au renforcement de la cohésion prytanéenne. Au début des années 1880, après un temps de prostration patriotique, un esprit de corps apparaît, intégrant toute la population de l'école. Le drapeau tricolore devient plus que jamais l'emblème sacré de l'école, et le flambeau fièrement brandi d'une France qui refuse la défaite. L'attachement au drapeau n'est pas tout à fait nouveau, mais il devient après la débâcle le plus sûr symbole de remobilisation des esprits. En 1853 déjà, le Prytanée avait reçu son drapeau, et celui-ci, quoique l'étoffe fût un peu usée, et malgré l'aigle impériale qui en coiffait la hampe bien après la chute du régime napoléonien, était encore présent lors des cérémonies. Or, les Brutions continuèrent à le faire défiler dans l'école, même après que les régiments eussent reçu leur nouvel emblème aux armes de la République à la fameuse revue de Longchamp le 14 juillet 1880. Oubli singulier ? Manque de crédits ? Certes non ! Le gouvernement n'oubliait pas la révolte peu exemplaire

de 1878, pourtant sans origine politique, et l'école n'était guère considérée après une telle rébellion qui jetait l'opprobre et la suspicion sur toutes les promotions fléchoises, alors que l'armée vaincue cherchait par tous les moyens à reconstituer son aura ternie par la défaite et faire montre d'une discipline et d'une organisation sans failles.

C'est grâce au général Boulanger, alors directeur de l'Infanterie<sup>28</sup>, qu'un nouveau drapeau est remis à l'école en 1882<sup>29</sup>, intégrant celle-ci officiellement dans l'armée de la République. Sans doute est-il possible de dater l'origine de l'actuelle cérémonie de la présentation des élèves au drapeau<sup>30</sup> à partir de cette époque. Une telle cérémonie est attestée dans l'*Historique du Prytanée* le 9 janvier 1887 et le 8 janvier 1888. Trop peu d'informations permettent de savoir si, dès ce moment, une garde descendante constituée d'élèves reçus aux concours aux grandes écoles (Saint-Cyr, Polytechnique, etc.) confiait le précieux emblème tricolore à une garde montante préparant ces mêmes concours, comme c'est le cas aujourd'hui, sous le regard de tous les élèves et dans un silence empreint de respect. C'est en tout cas un instant privilégié pour expliquer les valeurs républicaines et nationales, le sens de l'existence du Prytanée et des efforts à accomplir. Le général Boulanger inaugure cette longue série de discours ininterrompus jusqu'à nos jours :

« Ce n'est pas seulement, sachez-le bien, pour le drapeau du régiment que tant de braves se sont fait tuer, c'est pour le drapeau de la France.

« Et ce sera le vôtre !

« Regardez tous le drapeau du Prytanée ; il porte d'un côté : "République française, Prytanée militaire" ; de l'autre côté, deux mots seuls sont inscrits :

« HONNEUR. DISCIPLINE.

« De bravoure il n'est pas question, s'adressant à des Fléchois le mot était superflu. La bravoure d'ailleurs, cette vertu facile, vos pères vous l'ont appris, ne comporte qu'une faible partie du grand devoir militaire :

« HONNEUR-DISCIPLINE, telle est la loi du soldat.

« L'honneur, c'est le sentiment qui doit dominer tous les actes de notre vie, c'est la vertu qui élève les cœurs et qui fait les vrais héros. [...]

« Colonel, officiers, professeurs, élèves du Prytanée, au nom du président de la République, au nom du ministre, je vous remets votre drapeau : je vous le confie, je le confie en même temps aux mânes de tant de braves soldats sortis de cette École et restés sur tant de champs de bataille ;

28. Plutôt proche des républicains radicaux, il est à cette époque critiqué par les conservateurs à cause de mesures intransigeantes à l'encontre des officiers monarchistes. Il est à l'origine un an plus tard de l'éviction du duc d'Aumale, fils du roi Louis-Philippe, des cadres de l'armée. Plus tard en 1887-1889, les droites soutiendront l'action politique et les candidatures du général mis à la retraite et ainsi devenu éligible, espérant utiliser sa popularité indéniable en vue d'une restauration monarchique, ce dont il se défendra en affirmant sans cesse sa fidélité républicaine, mais sans refuser ce soutien. Voir Philippe Levillain, *Boulanger, fossoyeur de la monarchie*, Flammarion, 1982.

29. *Revue prytanéenne*, n° 5, 5 janvier 1883, p. 57.

30. Celle-ci a lieu chaque année le troisième samedi de septembre, après la rentrée scolaire.

je le confie à la mémoire des soixante-six officiers fléchois qui ont succombé pendant la guerre de 1870 ! [...]

« Vous vous préparerez, en effet, de la sorte une existence virile, vous répondrez à la confiance que la France, que la République met en vous, car vous aurez grandi à l'ombre du drapeau, du DRAPEAU TRICOLORE, ce grand semeur de nos libertés, dont la graine féconde, généreusement répandue par lui, germe aujourd'hui dans le monde entier. »<sup>31</sup>

La mobilisation des esprits pour la Revanche n'est pas seulement liée au culte du drapeau, mais les discours prononcés, par exemple, à la distribution des prix et reflétant l'état d'esprit des professeurs civils et de l'encadrement militaire, y contribuent également, sans que cela soit toutefois systématique. Entre 1872 et 1915, 10 discours de généraux sur 20 et 17 discours de civils sur 41 sont en partie une exaltation de la patrie, ou une évocation de la revanche, tel celui de M. Nigolles, professeur de littérature en 1883<sup>32</sup> :

« Parmi les premières vertus militaires, ces vertus qu'un élève du Prytanée met au-dessus de toutes, quelles sont celles que vous avez trouvées inscrites dans vos programmes ? Y avez-vous trouvé de ces mots magiques qu'il suffit de prononcer devant vous pour faire vibrer vos cœurs et briller l'éclair dans vos yeux : amour de la patrie, culte de l'honneur, sentiment du devoir, religion du drapeau ? Y avez-vous trouvé la liste des sacrifices que vous avez acceptés dès l'enfance, déjà prêts à verser votre sang pour le pays ? Y lisez-vous le nom de cette sainte indignation qui s'emparerait de vous, si l'honneur ou le sol de la France étaient menacés ? ou bien la formule de vos pères, de vos frères morts au champ d'honneur ?

« Dites-moi, y avez-vous trouvé noté ce cri de rage qui s'échappe de la poitrine des jeunes élèves de La Flèche, à l'appel de la patrie en danger ? [...]

« Et, quand l'heure aura sonné, nous vous verrons marcher avec confiance, car vous aurez acquis les forces nécessaires pour rendre au pays les services qu'il attend de vous. »<sup>33</sup>

Ces paroles sont d'ailleurs peut-être d'autant plus écoutées qu'elles sont de plus en plus prononcées par des généraux qui doivent leurs premiers galons à l'école elle-même.

Faire son devoir, voilà le maître mot et le seul moyen de rendre à l'État, en hommage, un peu de la sollicitude accordée pour une éducation

31. Discours du général Boulanger, le 23 décembre 1882, *Revue prytanéeenne*, n° 5, 5 janvier 1883, p. 60.

32. Ces chiffres peuvent paraître peu importants, mais il faut tenir compte de la variété des thèmes abordés. C'est surtout entre 1872 et 1895 pour les professeurs, et jusqu'en 1906 pour les généraux que la patrie est exaltée. Il faut remarquer aussi que chaque année l'orateur est différent ; bien sûr représentatif des aspirations et des inquiétudes de son époque, il n'exprime pas moins une pensée personnelle qui peut naturellement s'affranchir des poncifs du moment.

33. Discours prononcé le 6 août 1883. Brochure imprimée à La Flèche, discours et palmarès de la remise des prix de 1883 (Bibliothèque du Prytanée).

généralement fort coûteuse à l'époque. Pour autant, les incitations au sacrifice suprême qui pourraient sembler naturelles dans un tel établissement voué à la formation du futur état-major de la revanche à venir, ces exhortations à mourir pour la patrie sont relativement marginales, présentes dans 4 discours sur 20 entre 1872 et 1915. Toutefois, il serait exagéré de nier leur existence : certaines décorations actuelles dans des classes, comme celle des candidats à Saint-Cyr, difficiles à dater, peuvent le laisser croire : quelques ossements humains rappellent aux futurs officiers que la gloire n'est que le soleil des morts..., mais ce sort est enviable à qui veut défendre son pays. Rare évocation de la mort d'honneur reçue au combat, ces quelques vers d'un poème déclamé lors de l'inauguration des plaques commémoratives en 1886 illustre cette atmosphère qui dicte à ces jeunes candidats comme un *ars moriendi pro patria* :

« Nous oublierons le deuil et la fatalité,  
Afin de la doter d'une immuable gloire,  
La couvrir des lauriers sanglants de la victoire  
Ou chercher dans la mort notre immortalité ! »<sup>34</sup>

Plus étonnant encore, quelques allocutions faites par des professeurs civils, notamment en 1896 et 1898, découvrent une grande liberté d'expression et brisent l'image d'une société militaire obtuse et engoncée dans ses valeurs. Ainsi, Meynier, professeur d'histoire en 1896, précise que « frapper, c'est nier la souveraineté de la raison. La guerre ne doit pas être limitée mais supprimée. On l'exalte aujourd'hui. Peut-être rougira-t-on un jour de l'avoir si longtemps faite [...] Maudissez la guerre, ne la redoutez pas »<sup>35</sup>, concède-t-il dans un compromis final assez ambigu.

Le discours ne suffit pas : *verba volant... scripta manent*, surtout lorsque la pierre vient recevoir des inscriptions qui se doivent d'être éternelles. Plusieurs monuments sont érigés dans et hors de l'école pour rappeler que la défaite n'est pas effacée et ne le sera que par un nouveau sursaut, tout aussi glorieux mais victorieux cette fois. La salle des Actes, lieu des distributions des prix jusqu'en 1890, avait été auparavant réaménagée vers 1886 : une toile immense représentant « Faidherbe et son état-major à la bataille de Pont Noyelles »<sup>36</sup>, était placée à la meilleure place, là où tous les regards ne manquaient pas de se fixer, au-dessus de l'estrade ; elle devait démontrer, si on avait cru l'oublier, que la défaite fut rachetée par

34. *Revue prytanéeenne*, n° 44, août 1886, p. 606-607.

35. L'influence du Fléchois Paul d'Estournelles de Constant (1852-1924), qui déjà vers 1896-1897 commence à lutter contre une possible guerre universelle, au moins économique, en préconisant une unité des États européens, a pu susciter de telles réflexions. Voir à ce sujet l'article de Laurent Barcelo, Paul d'Estournelles de Constant (prix Nobel de la paix 1909) ; l'expression d'une idée européenne, *Revue historique et archéologique du Maine*, 3<sup>e</sup> série, t. 15, 1995, p. 113-128.

36. Cette toile (6 m × 4 m) était conservée au Prytanée depuis 1886, et se trouve aujourd'hui dans l'escalier de l'Hôtel de Commandement. L'identité de son auteur n'est pas certaine : il s'agirait de Porion, ou de C. Caussin, professeur de dessin au Prytanée au milieu des années 1880.



quelques figures résistantes et des victoires farouchement arrachées à l'ennemi prussien. Les murs de la vaste salle étaient ornés des boucliers des prix d'honneur et, çà et là, de trophées de drapeaux<sup>37</sup>.

Au même moment, les premières expressions d'un culte durable aux morts pour la France apparaissent, mêlant mémoire de l'école et mémoire nationale. La première référence à ce culte est bien antérieure. En 1862<sup>38</sup> en effet, un crêpe noir fut apposé sur les boucliers des prix d'honneur tués au combat... Mais aucune trace durable de leur sacrifice n'avait alors marqué l'espace quotidien des élèves. Dix ans plus tard, en 1872, une grande table de marbre réunit en particulier les noms des Brutions tombés sur les champs de bataille au cours de la guerre de 1870-1871, cela dans l'église où étaient conservés les cendres du cœur de Henri IV, recueillies après la destruction de celui-ci par le feu en 1793, et replacées en 1814 dans son cénotaphe. Une continuité sacrée s'établit ainsi entre deux moments d'une histoire de France que la paix d'un lieu de culte réunissait, les morts d'une France au régime incertain recueillant un peu du rayonnement sacré de la mémoire d'un roi que l'histoire avait de longtemps réconcilié avec son peuple. Mais, quelques années plus tard, on estima que cette plaque était incomplète – elle ne comportait que 53 noms alors que le nombre de tués était estimé à au moins 400 depuis l'origine – et, perdue sur un mur humide dans le bras nord du transept, certes tranquille mais trop dérobé aux regards, méritait une mise en valeur plus en rapport avec leur valeur exemplaire éducative. Aussi, en juin 1886, sont inaugurées de nouvelles tables portant plus ostensiblement les noms de 222 élèves morts depuis l'origine de l'école au service de la France, et parmi eux, 95 tués au cours de la dernière guerre. Désormais, comme les exploits désespérés de 1870-1871 valorisés, maintenant que la France avait retrouvé son rang dans le concert international et que l'humiliation s'effaçait un peu dans les mémoires, les tables de marbre avaient leur place en pleine lumière et à la meilleure place, dans le vestibule d'honneur, au centre de l'Hôtel de commandement. L'initiative de cet hommage fut prise par des anciens élèves, en particulier de L'Écluse, un des fondateurs de l'ASSOC<sup>39</sup>, l'Association des anciens élèves. Le général Boulanger, devenu ministre de la Guerre, assiste à la cérémonie d'inauguration, et devient ainsi en quelque sorte, après plusieurs preuves de l'intérêt porté à l'établissement et de sa protection, un Brution d'honneur<sup>40</sup>.

37. Après la destruction de la salle des Actes, les boucliers furent dispersés et placés par exemple au réfectoire et dans la salle d'armes.

38. Brochure imprimée à La Flèche, discours et palmarès de la remise des prix de 1862 (Bibliothèque du Prytanée). Discours du général Trochu, le 9 août 1862.

39. La décision est prise lors d'une réunion de l'Association des anciens élèves, le 23 mai 1883. Lors de sa visite en décembre 1882, le général Boulanger avait manifesté son étonnement en étudiant la plaque de marbre de l'église Saint-Louis, de ne voir que si peu de noms. *Revue prytanéeenne*, n° 12, 5 août 1883, p. 153 sq. et n° 44, août 1886, p. 610.

40. Cette distinction interne lui est décernée par un élève du second bataillon, Leplus. *Revue prytanéeenne*, n° 44, août 1886, p. 607.



Un peu plus tard, ce culte des morts du Brutium et de la nation fut tout entier symbolisé en la personne du sous-lieutenant Richard, élève engagé en 1870 et qui reçut une blessure le 24 janvier 1871 à La Flèche même, lors d'une escarmouche<sup>41</sup>. Il rendit le dernier souffle quelques jours plus tard, à l'âge de 20 ans, à l'infirmerie de l'école qui l'avait formé. Au tournant du siècle, son visage réunit dans un souvenir syncrétique tous les morts brutions de la glorieuse défaite, et il personnifie une carrière militaire toute dévouée et offerte au pays. Une cérémonie est chaque année organisée par l'abbé Morancé, aumônier du Prytanée depuis 1899, ancien aumônier du IV<sup>e</sup> corps d'armée et président de la section des vétérans et du souvenir français de La Flèche, en présence du commandement et d'une délégation d'élèves sur le lieu même de l'affrontement où une plaque commémorative avait été érigée. En 1910 enfin, le général Sarrail, ministre de la Guerre, assista à l'inauguration d'un monument érigé dans la cour principale dite d'Austerlitz à l'initiative du même chanoine Morancé.

#### *Une mémoire brutionne avant tout*

La mémoire brutionne est essentiellement une mémoire locale, mais elle se forge dans le même creuset que l'identité nationale toujours en gestation. Il faut dire que l'histoire prytanéenne est bien souvent, à travers ses élèves devenus officiers, l'illustration d'une page de l'histoire nationale. Dans les années 1860, les anciens sont rarement évoqués et l'on ignore le plus souvent, sauf exception, ce qu'ils sont devenus. Fernand Robert (1850-1934), de la génération des 3000, en témoigne dans un de ses nombreux récits pittoresques de la distribution des prix en 1900 : « Et savez-vous qui nous parlait – oh ! Pas souvent – de nos illustres Anciens ?... L'aumônier, le chapelain, un cours d'instruction religieuse. »<sup>42</sup> La mémoire interne fut longtemps transmise de manière improvisée et partielle. Après 1870, cette transmission est organisée, institutionnalisée, le commandement et l'Association des anciens travaillant de concert, et ce processus voulu revêtit plusieurs formes.

D'abord, un nom est conféré à tous les lieux passagers de l'école. Les cours sont baptisées du nom des batailles où se sont illustrés des anciens : celle de Sébastopol rappelle le rôle du maréchal Pélissier et la mort du premier prix d'honneur Cassaigne. En 1886, des écussons dans cette même cour sont apposés sur les murs de la façade nord, ceux de la salle des Actes, où ils accompagnent un médaillon représentant le roi Henri IV

41. Né le 4 avril 1851, Émile Richard était entré au Prytanée en 1861 avec le matricule 3686, et il s'y trouvait encore au moment de la déclaration de guerre en juillet 1870. Après les premières défaites, il s'engage au 14<sup>e</sup> de ligne. Nommé sous-lieutenant en décembre à titre provisoire, il est envoyé en reconnaissance le 24 janvier 1871 de Durtal vers La Flèche, où il est blessé par un éclat d'obus. « Cachez mes galons ; qu'ils ne voient pas qu'ils ont blessé un officier », aurait-il dit à ceux qui l'emportaient. Voir *L'Écho du Loir*, des 5 et 12 février 1871.

42. *Revue prytanéenne*, n° 142, août 1894, p. 1843.

et les armes de France situés au-dessus de la porte principale. Les noms de Guébriant<sup>43</sup>, La Tour d'Auvergne<sup>44</sup>, Dupetit-Thouars<sup>45</sup>, Pélissier<sup>46</sup> disent la continuité d'une éducation qui valut au pays certaines de ses heures de gloire. Chacun de ces illustres élèves a son buste exposé au parloir au côté de celui de la République. D'autre part, des recherches consciencieuses sont réalisées notamment par Fernand Robert et par l'ASSOC, afin de recenser les anciens qui ont d'une manière ou d'une autre brillé dans le passé. L'ASSOC diffuse dans sa revue trimestrielle les faits héroïques de ces Fléchois redécouverts et fait le récit des inaugurations que leur municipalité d'origine ou toute autre institution en mal de commémoration consacre à leurs mânes. Citons parmi d'autres, le sous-lieutenant Vilain, héros de la Légion étrangère balbutiante à Camerone pendant la guerre du Mexique en 1863 dans la *Revue prytanéeenne* en 1880, le mathématicien Borda en 1891, le général Gallieni en 1896, le général Bourbaki, espoir de Gambetta pendant l'« Année terrible », en 1897, le maréchal de Berwick en 1900, l'industriel du chocolat Jean Meunier en 1905<sup>47</sup>, et le commandant Lamy, explorateur du Sahara, etc. D'autres sont délibérément effacés du panthéon dont on ne les juge pas dignes, tel Louis Rossel (matricule 3266), polytechnicien, capitaine du génie qui devint chef d'état-major des troupes de la Commune de Paris en 1871 avant de démissionner et d'être arrêté par les communards, puis fusillé par les Versaillais. Son nom est absent des plaques de marbre, alors que ceux des généraux Lecomte et Thomas, fusillés par les communards le 18 mars 1871 y figurent. Il faut attendre près de soixante-dix ans pour que l'histoire de Rossel soit enfin contée rapidement dans la *Revue prytanéeenne* en octobre 1938<sup>48</sup>, comme une réhabilitation qui attendra le centenaire des événements pour être à peu près complète. C'est donc une mythologie qui se constitue avec ses anecdotes, et parfois ses légendes... et ses inévitables amnésies.

Ces anciens sont le sujet de discours lors des fêtes et leur exemple moral et patriotique ne manque pas d'être souligné pour édifier les élèves, invités à marcher sur leur trace.

43. Jean-Baptiste Budes, comte de Guébriant (1602-1643), maréchal de France, s'est illustré pendant la guerre de Trente ans, en remportant notamment deux victoires sur les Impériaux, à Wolfenbüttel en 1641, et à Kempen l'année suivante.

44. Officier français né en 1743 qui s'illustra pendant les guerres de la Révolution. Retraité en 1797, il s'engagea à la place du fils d'un de ses amis comme simple soldat et reçut le titre de Premier Grenadier de France. Il fut tué au combat à Oberhausen en 1800.

45. Né en 1760 au château de Boumois, près de Saumur, il périt alors qu'il commandait le Tonnant à la bataille d'Aboukir en 1798.

46. Après avoir servi en Algérie, où il s'empara de Laghouat en 1852, il prit part à la guerre de Crimée, remplaça Canrobert et remporta la victoire de Malakoff, qui entraîna la chute de Sébastopol et lui valut un titre de duc et son bâton de maréchal. Ambassadeur à Londres en 1858, il termine sa carrière gouverneur de l'Algérie de 1860 à sa mort en 1864.

47. *Revue prytanéeenne*, n° 9 (1880), p. 4 ; n° 110 (1891), p. 1406 ; n° 169 (1896), p. 2294 ; n° 182 (1897), p. 2477 ; n° 216 (1900), p. 2896 ; n° 278 et 281 (1905), p. 3630 et 3668. Voir aussi Baron A. Du Casse, *Le Panthéon fléchois*, Paris, Dillet, 1883.

48. *Revue prytanéeenne*, n° 424, octobre 1938, p. 3196. Un article beaucoup plus long et documenté lui est consacré dans les n° 109 à 132, de décembre 1971 à septembre 1977, sous le titre « Un officier perdu : Louis Rossel ».

Dans le même esprit, un carré brution est créé en 1887 dans le cimetière de La Flèche réunissant les tombes des élèves morts au cours d'années scolaires de maladie, et différents membres de l'encadrement. L'une des premières à rejoindre les petits morts est Sœur Louise. Figure aimée du Brutium, celle de cette sœur de Saint-Vincent-de-Paul, qui demeura soixante-dix ans au Prytanée, de 1816 à 1886<sup>49</sup>, devenue dans le panthéon brution l'incarnation de la fidélité et du dévouement, une figure maternelle, sans doute heureuse remplaçante de la mère absente. Bien d'autres personnalités importantes de l'école, anciens élèves ou/et membres militaires de l'encadrement ont rejoint ce carré brution, espace sacré où l'émotion presque filiale ne le cède qu'à un sentiment communautaire. En cette année 1887, d'autres plaques sont aussi posées à l'Hôtel de commandement et portent les noms de tous les anciens qui ont conquis leurs étoiles, expression d'une fierté commune et instrument d'émulation pour les jeunes élèves.

Avant la Première Guerre mondiale, les espaces du Prytanée les plus investis par la mémoire sont l'Hôtel de commandement surtout, preuve de son rôle important dans l'établissement de cette mythologie et du choix des lieux où elle s'incarne, puis vient la cour de Sébastopol, encore hantée par le souvenir attristé de la destruction inutile de la salle des Actes. En fait, face à l'aile sud occupée en partie par la fonction religieuse avec l'église, la religion patriotique a son culte plutôt dans l'aile nord des bâtiments.

Mais la mémoire brutionne n'est pas confinée dans son écrin fléchois, et, comme héros nationaux, des anciens sont honorés dans d'autres villes françaises, en métropole, voire au-delà de la Méditerranée. Pour la Révolution, La Tour d'Auvergne<sup>50</sup> est le plus distingué, avec un monument à Peyrestortes (Pyrénées-Orientales) en 1888, et Carhaix (Finistère) en 1899, entre autres. Le rôle des Brutions dans la conquête de l'Algérie s'inscrit dans le paysage d'Oran en 1898 pour rappeler le combat de Sidi-Brahim. Le général Bourbaki, qui avait pourtant moins tenu que promis en 1870-1871, regarde sans doute un coin de place à Pau (Pyrénées-Atlantiques) de son froid regard de bronze. Quant aux guerres coloniales, le Brutium a donné un des siens aux couleurs flamboyantes du soleil mourant dans la savane, avec Fort-Lamy en 1901-1902, une statue du commandant étant érigée deux ans plus tard à Mougins, sa ville natale.

### *Un esprit de corps renforcé contre les menaces de suppressions*

Les efforts entrepris par les anciens élèves conjointement avec le commandement pour renforcer la cohésion du groupe en suscitant une conscience plus aigüe de son identité n'est pas inutile car, à plusieurs reprises

49. Sœur Louise, dans le monde, Louise-Guillaumine Passios, née en 1795, était la fille d'un officier supérieur de la Grande Armée.

50. Aujourd'hui, d'après Alain de Dieuleveult, le passage de ce La Tour d'Auvergne et d'un certain nombre de maréchaux dans l'école fléchoise n'est plus aussi certain.

entre 1815 et 1914, l'établissement subit des attaques sérieuses, menaçant son existence et qu'une unité du Brutium devenue nécessaire a pu déjouer. Que reproche-t-on au Prytanée de La Flèche ?

Deux attaques principales sont récurrentes : la première est politique et les arguments changent au fil des tribulations que connaît la France du XIX<sup>e</sup> siècle dans la succession des régimes qui la gouvernent ; la seconde est financière avec cette fois des griefs plus constants<sup>51</sup>.

Dès 1818, le Prytanée, attaqué pour avoir fourni des officiers à l'Empire, est considéré avec une méfiance hautaine. Soixante ans plus tard, après la révolte de 1878, Léon Gambetta juge cet établissement d'un œil hostile, manifestant une crainte toute républicaine d'une armée refermée sur elle-même en dehors de la nation et échappant en partie au contrôle du pouvoir politique. Pendant plusieurs années, la suppression est envisagée et c'est l'intervention du général Boulanger en 1882-1883 qui fait sortir l'école de cette mauvaise passe. Enfin, entre 1901 et 1904, le général André, ministre de la Guerre, soupçonne le cléricisme et le nationalisme par trop intransigent des élèves, ces « nationalards » en herbe que fustige la presse socialiste<sup>52</sup>.

Et puis le Prytanée n'est pas rentable ! Pis encore : c'est un gouffre financier, dit-on en 1831, en 1836, en 1886, et surtout de 1900 à 1908, période la plus sombre de son existence. L'entretien d'un élève coûterait plus cher que dans un lycée civil ; les perspectives de carrière pour les élèves sont trop exclusivement militaires ; enfin, les résultats seraient médiocres en regard des sommes considérables investies semble-t-il en pure perte.

Face à ces accusations graves, les anciens regroupés dans l'ASSOC construisent une réponse aussi rigoureuse qu'argumentée. Quels sont les éléments de la défense ? Le prix de la pension (1 200 F par an) serait inférieur à celui de n'importe quel lycée. Les résultats sont-ils médiocres, voire indignes ? Ils avancent des bataillons de chiffres : entre 1808 et 1908, 42,5 % des élèves ont été admis à Saint-Cyr et les trois quarts sont devenus officiers, parmi lesquels 400 ont obtenu les étoiles de général, amiral, contrôleur ou intendant général. En moyenne, les Brutions ont représenté de 9 % à 45 % (en 1823) d'une promotion de Saint-Cyriens<sup>53</sup>, résultat un peu plus faible que les autres lycées préparant à ces concours. En fait, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, 1 officier général sur 7 généraux de l'armée française est passé par le Prytanée<sup>54</sup>, et au tournant du siècle, les résultats sont pro-

51. Les deux positions sont très bien définies dans un numéro de « Les armées du XX<sup>e</sup> siècle », supplément du *Petit Journal militaire, maritime et colonial*, 6 mars 1913 (Université du Maine, Laboratoire d'anthropologie historique du Mans).

52. *Le réveil social de la Sarthe*, 18 décembre 1904. La peur d'un coup d'État militaire dans le but de restaurer la monarchie, phobie républicaine, dicte en partie ces attaques, d'autant plus que l'école devait sa renaissance notamment au général Boulanger.

53. 10 % à partir de 1840, 6 % en 1870. Tous ces chiffres sont cités à plusieurs reprises dans la *Revue prytanéeenne*, et dans le discours du général Lavergne, président de l'ASSOC, lors de la distribution des prix en 1908 (numéro spécial de la revue, 33 p.). Ils proviennent des calculs réalisés par Fernand Robert, dans la *Revue prytanéeenne*, n° 220, décembre 1900, p. 2942-2945.

54. D'après Bernard Beaupère, *Revue prytanéeenne*, n° 162, avril 1985, p. 28.

ches de ceux des lycées parisiens, le taux de réussite étant deux fois plus grand à La Flèche que le taux moyen d'admission.

Ces polémiques et ces luttes chiffrées ne sont pas une pure joute formelle, mais elles ont pu remettre gravement en cause l'existence de l'école fléchoise vers 1905-1907 en particulier<sup>55</sup>. La *Revue prytanéenne* va jusqu'à annoncer en 1906 que l'école « entre désormais en agonie »<sup>56</sup>, le titre n'étant guère plus réjouissant puisqu'il envisage « la fin du Prytanée », à la suite du dépôt d'un projet de loi visant à supprimer toutes les écoles d'enfants de troupe ainsi que l'école de La Flèche qui n'entre pas dans cette catégorie. En réaction, elles ont grandement contribué à créer un réseau d'influence constitué de généraux et d'élus, le plus connu d'entre eux et l'un des plus fidèles défenseurs étant le député puis sénateur Paul d'Estournelles de Constant. En revanche, ces débats qui occupèrent certaines années les députés lors du vote du budget à la Chambre des députés, ont achevé de consolider l'identité de l'école<sup>57</sup> en rendant nécessairement solidaires les élèves, les anciens, et les cadres de l'établissement, sans remettre en cause le loyalisme envers le régime, l'attachement à la nation étant totalement intégré à cette identité somme toute particulière.

#### L'ÂGE D'OR DU BRUTIUM, 1914-1968...

Quelques années avant la mobilisation d'août 1914, la survie de l'école militaire de La Flèche semble momentanément acquise. La visite du président de la République Émile Loubet le 1<sup>er</sup> juin 1901, obtenue grâce aux démarches du sénateur d'Estournelles et à ses collègues députés de la Sarthe, a représenté *a posteriori* un appui non négligeable. Le président était sollicité en dernier recours pour décider du sort des Brutions. Puis, en 1908, le centenaire est célébré avec une grandeur ostentatoire, pour affirmer non pas la survivance mais l'existence durable de l'école, et imposer aux contempteurs toujours à l'affût le spectacle d'une communauté influente, forte de sa cohésion et sûre de ses valeurs, enfin mais faut-il l'ajouter, fière de son passé. La Grande Guerre et l'engagement total des élèves<sup>58</sup> finissent de conférer à l'établissement une légitimité qui ne suscite plus de discussions, d'autant plus que les conflits se succèdent...

55. D'autant que des anciens élèves ne sont pas les derniers à dénigrer le Prytanée, comme l'écrivain Paul Margueritte matricule 4340 A, né en 1860, fils du général tué sur le plateau d'Illy en 1870. *Revue prytanéenne*, n° 288, mai 1906, p. 3748-3750.

56. *Revue prytanéenne*, n° 290, juillet 1906, p. 3766-3768.

57. Lors des distributions de prix, le terme de « Brution » est pour la première fois utilisé par un professeur civil, P. Monet, en 1894, et par le général Bazaine-Hayter, commandant le IV<sup>e</sup> corps d'armée, en 1906, preuve d'une intégration complète et commune de l'identité dans tous les corps de l'établissement et plus généralement dans l'armée.

58. Comme en 1870-1871, des élèves vont devancer l'appel, s'enrôlant dès 17 ans, voire avant et parfois sans l'accord de leurs parents. L'un d'eux par exemple, Sarton du Jonchay (7394 A), s'engage dès 1914, sous un faux état civil à l'âge de 15 ans, et termine la guerre comme aviateur, officier de la Légion d'honneur à 22 ans et cité 11 fois... L'exemple de l'élève Pichon, engagé volontaire à 14 ans et demi, en 1870, comme 87 de ses camarades, blessé à la bataille de Patay et décoré de la

*La reconnaissance nationale*

Il y a, dans la cour d'Austerlitz, face à l'Hôtel de commandement qui présente orgueilleusement son fronton classique au visiteur, un péristyle plus ancien, aux arcades basses en plein cintre, et supportant un étage où la bibliothèque s'est établie à la suite de l'ancienne galerie dite « peinte » des Jésuites. Il faut imaginer cette succession de demi-cercles posés sur de minces piliers que rompt la lourde majesté d'une porte d'apparat que la Renaissance aurait habillée de volutes, de cartouches et dont le fronton dépasse les toits que vit Descartes en 1607. Jusqu'à cette terrible confrontation si justement dénommée Grande Guerre, les murs du péristyle étaient vierges de toute inscription et personne n'y faisait sans doute attention, le regard étant attiré par l'imposante ouverture sur la ville, la vieille porte qui s'ouvrait bien rarement, rêve d'une évasion trop rare de l'écrin d'ordre et de rigueur. Depuis juin 1922, ces murs portent une liste trop longue pour être ignorée et devant laquelle on passe avec l'étrange sensation de présences qui ne seraient plus. 40 m de marbre exposent en lettres pourpres des noms qui ne sont plus prononcés : 1 600 hommes au moins reposent dans l'ombre de ces inscriptions que le xx<sup>e</sup> siècle funèbre porte comme une pénitence. 660 sont tombés entre 1914 et 1918, parmi lesquels les élèves curieux d'aujourd'hui peuvent lire les noms de 8 généraux (sur 68 généraux brutions de l'époque), 70 officiers supérieurs, 163 capitaines, et 240 lieutenants et sous-lieutenants, 179 sous-officiers et soldats.

Au regard des chiffres nationaux dont les froides statistiques comptent 22 % d'officiers engagés morts pour la France, les générations du feu au Prytanée ont payé un lourd tribut : d'après un recensement incomplet, parmi les générations des 4000-5000-6000 (élèves entre 1866 et 1907), on compte 494 tués sur 2 258 élèves, soit 21,87 % et pour les 5000 plus précisément (présents à La Flèche de 1882 à 1894), 161 tués sur 758, soit 21,24 % sont tombés<sup>59</sup>. Si l'on considère que ces chiffres ne sont pas complets, et que près d'un tiers d'entre eux n'étaient pas officiers, le taux des pertes en 1914-1918 doit être légèrement supérieur à la moyenne nationale. Des études plus précises pourraient être également tentées pour les guerres suivantes, 401 élèves étant morts au combat pendant la Deuxième Guerre mondiale et plus de 200 sur les théâtres d'opération extérieurs d'Indochine et d'Algérie en particulier, chiffres considérables comparés à la Grande Guerre.

Ces sacrifices ont certainement achevé d'inscrire l'école dans la structure militaire et dans la nation, comme le prouvent les diverses distinc-

Médaille militaire en 1874, avait fait des émules. Mais l'importance des pertes est bien sûr liée à ce panache. Beaucoup de ces morts n'avaient que 18 à 20 ans. Voir *Le Prytanée militaire*, La Flèche, imprimerie F. Besnier, 1930, 194 p. (ouvrage rédigé et publié par des anciens de chaque génération prytanéeenne à l'occasion du cinquantenaire de l'Association des anciens élèves), et les articles d'Alain de Dieuleveult, dans *Les Cahier fléchois*, n<sup>os</sup> 9 et 20, parus en 1987 et 1998.

59. Ces chiffres sont cités dans l'Association des anciens élèves du Prytanée militaire, *Le Prytanée militaire*, *op. cit.*

tions honorifiques décernées après 1918. Ainsi en juillet 1927, la Croix de guerre est-elle épinglée sur l'écharpe du drapeau, et la Légion d'honneur la rejoindra en 1935 avec une citation élogieuse : « Le Prytanée militaire et les Écoles militaires préparatoires ont instruit dans l'amour de la Patrie et dans le culte des vertus militaires, des générations d'élèves qui ont fourni pendant la guerre une pépinière de cadres et de soldats valeureux qui, par leur héroïsme et leur abnégation, ont maintenu les hautes traditions morales que leur avaient léguées leurs aînés. »

S'ajouteront par la suite, la Croix de guerre 1939-1945 en juillet 1949 et la Croix de guerre TOE juste après la chute de Dien Bien Phu. Cette dernière fut remise par le président de la République René Coty en personne, lors de la cérémonie du 11 novembre 1954 à l'Arc de Triomphe à Paris, devant la tombe du soldat inconnu. Enfin, au même titre qu'une unité en armes ou que les grandes écoles, les Brutions défilent devant le président de la République, sur l'avenue des Champs-Élysées le 14 juillet 1952, récompense suprême qui éloigne pour quelque temps toute remise en cause.

### *Les Brutions dans la nation*

Mais l'identité brutionne ne se fige pas, simplement parce que l'établissement obtient une reconnaissance officielle et durable. Elle continue au contraire à se forger et l'apparition de nouveaux rites devenus à l'épreuve du temps des traditions illustrent la vitalité de cet esprit.

En 1939, des paroles vantant l'esprit de corps et de camaraderie, l'attachement profond au Bahut sont ajoutées à un chant qui a déjà une longue histoire<sup>60</sup> et que jusque-là on se contentait de fredonner : c'est *Le Huron*, en quelque sorte « hymne national » du Brutium.

Pendant l'entre-deux-guerres, les nouvelles gloires auréolées par leur participation décisive à la Grande Guerre sont mises en valeur, élevées au statut d'*exempla*, et sont tacitement présentées comme des preuves supplémentaires de la nécessité de l'école vouée au service de la nation. Le général Gallieni, surtout, est ainsi l'objet d'une quinzaine de discours lors de cérémonies de fin d'année entre 1913 et 1960. Un buste avait été placé dans la salle d'honneur peu après sa disparition, offert par l'ASSOC le 13 mai 1917, puis une plaque est inaugurée avant qu'un monument, installé près du mât aux couleurs et adossé au mur de l'église marque plus

60. La musique du *Huron* est due au chef de musique Jean Gurtner (1815-1900) qui la composa vraisemblablement en 1867. C'est un pas redoublé pour l'armée française. Elle n'est donc pas extraite d'un opéra éponyme de Grétry, rapporté de la Nouvelle France par des Jésuites comme on l'a souvent lu. Fausse également l'idée que le colonel Arnould, chef de musique à l'école en 1852, l'ait introduite dans le répertoire, comme il le revendique dans une lettre adressée à l'ASSOC lors du centenaire en juin 1908. Longtemps fredonné, le chant trouve ses paroles en 1939. Elles sont improvisées par des anciens, les généraux Pidoux de la Maduère (5492 A), Martin (4844 A), Demange (5033 A), et Théveney (4693 A). Voir F. Beauquis, *Petit Florilège brution. Souvenirs d'un ancien professeur du Prytanée militaire*, Coutances, Imprimerie P. Bellée, 1959, p. 83.



durablement l'espace de la cour de Sébastopol en 1951<sup>61</sup>. La famille Guillaumat est également honorée par plusieurs plaques : au général Louis Guillaumat (1862-1940), commandant de l'école de 1908 à 1910, puis commandant en chef de l'armée d'Orient en 1918, avant d'être ministre de la Guerre en 1926, et son fils Pierre, né au Prytanée, prix d'honneur 1928, ministre du général de Gaulle (des Armées en 1958-1960, puis de l'Enseignement, de la Recherche et de la Fonction publique en 1960-1962).

Ainsi se constitue progressivement un quadrillage commémoratif occupant tout l'espace, la plupart des monuments et plaques étant toujours situés autour des deux cours centrales de l'établissement, celle d'Austerlitz et celle de Sébastopol. Toutefois, les deux principaux axes commémoratifs se situent de part et d'autre de la cour d'Austerlitz : d'abord, le péristyle d'honneur où l'on devine les plaques de marbre des guerres mondiales et coloniales aux inscriptions innombrables érigées à partir de 1922 ; ensuite, la salle du parloir et la salle d'honneur, situées dans l'Hôtel de commandement et dont les entrées donnent dans le pavillon Henri IV, faisant communiquer la cour d'Austerlitz avec le parc.

L'aménagement commémoratif est en partie achevé<sup>62</sup> par la création d'un musée consacré en 1932 à l'histoire de l'école et rénové en 1960, recevant alors son emplacement près du parc à la française.

Le culte des morts joue toujours pendant la période 1918-1968 un rôle de premier ordre dans les commémorations diverses, mais il s'affirme encore et devient alors une des facettes de l'identité brutionne. Le 10 novembre 1923 par exemple<sup>63</sup>, à la veille de rappeler le souvenir de l'armistice, un appel des morts est fait dans toutes les classes pour le père ou le frère de chaque élève orphelin, celui-ci répondant, avec une sourde émotion contenue, par la terrible mention consacrée : « Mort pour la France ! » À partir de 1924, une délégation d'élèves conduite cette année-là par deux anciens blessés graves, se rend à Paris, afin de ranimer la flamme qui veille sur le tombeau du Soldat inconnu<sup>64</sup>. Après la Deuxième Guerre mondiale, le 8 mai devient évidemment une autre date importante du calendrier commémoratif, mais la cérémonie organisée à cet effet n'aura jamais l'ampleur de celle du 11 novembre. Celle-ci est d'ailleurs

61. Celui-ci a été démonté en 1996 car il facilitait les infiltrations dans le mur de l'église Saint-Louis. Le médaillon a été placé depuis à l'entrée du Quartier Gallieni (actuel lycée) sur une stèle très simple qui existait déjà.

62. À l'occasion de travaux de réhabilitation de l'Hôtel de commandement réalisés en 1978, un nouvel axe commémoratif est constitué avec le couloir longeant les bureaux du colonel et de ses services, donnant sur la cour d'Austerlitz, où se trouvent de nombreuses plaques commémoratives dont celles dédiées aux Guillaumat. Cet axe comprend également le couloir de Sidi-Brahim, prolongeant le précédent : c'est là que sont placées désormais les plaques de marbre portant les noms des généraux brutions. Le parloir est devenu depuis 1981 une annexe du musée devenu trop petit, si bien que cet axe commémoratif plus ancien conserve cette fonction dans son intégralité.

63. *Historique du Prytanée*, année 1923.

64. La décision a été prise à l'Assemblée générale de l'ASSOC, en 1924, sur une proposition de Mlle Margot, fille de 4494 A, Maurice Margot, élève de 1873 à 1881, membre honoraire.



enrichie d'un nouveau rite qui semble apparaître au lendemain du conflit, et renforce encore le caractère funéraire et patriotique de ces journées des 10 et 11 novembre où le temps s'arrête pour se draper dans le linceul austère du souvenir : c'est la Veillée aux plaques. Dans la nuit souvent humide et particulièrement sombre de novembre, les Brutions réunis par sections, viennent se relayer silencieusement pendant plusieurs heures, section après section, dans la pâle lueur des torches électriques, pour rendre hommage à leurs anciens, tombés au service de la France. Il semble que le commandement ait d'abord pris l'initiative de ce nouveau rituel comme l'indique l'*Historique du Prytanée* à la date du 10 novembre 1947, puis ce sont les élèves eux-mêmes qui s'en seraient chargés en 1949, et peut-être en 1950. L'émotion liée à la chute du camp retranché de Dien Bien Phu, connue dès le soir du 8 mai 1954, a sans doute ancré cette cérémonie dans les habitudes : le soir du 8 mai, spontanément, après que l'annonce ait couru de classe en classe, suscitant la douleur grave qu'on peut aisément comprendre, certains ayant perdu en Indochine leur frère ou leur père et pas un mois ne s'étant achevé sans qu'un nom ait été ajouté sur la liste des morts, ce soir-là, les élèves se rendent en silence devant les plaques pour saluer la mémoire des leurs, ceux qui sont ensevelis déjà, ceux qui risquent toujours leur vie, et ceux qui vont mourir encore.

Enfin, à l'image de la reconnaissance nationale accordée par les faits au Prytanée, celui-ci obtient un réel privilège symbolique, en organisant chaque année la fête d'Austerlitz, le « 2 S », empruntée à Saint-Cyr, où elle est célébrée depuis 1871. Emprunt ? Oui et non<sup>65</sup>. Dans les circonstances tragiques de la « drôle de guerre », le Prytanée avait assuré le relais des Saint-Cyriens engagés sur le front le 2 décembre 1939 et avaient ensuite assumé la reconstitution de la victoire impériale, peut-être comme un pied de nez à l'occupant, en 1941. Dès lors chaque année, les Brutions ont troqué leur vareuse bleue pour l'uniforme de la garde impériale russe ou française, leur calot ou leur béret pour la haute coiffe laineuse des grognards ou le rigide shako prussien. À cette occasion, un rituel hérité des temps anciens de la chevalerie fut mis en place au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale : après une veillée religieuse pour ceux qui le désiraient, avait lieu un baptême de promotion, ou « baptême de Corniche », dédié à un ancien élève mort pour la France, ainsi désigné comme parrain de promotion. Un genou en terre, les futurs officiers s'engagent tacitement à défendre leur pays. Ce rite est similaire et calqué sur celui toujours en vigueur à Saint-Cyr.

Le Prytanée achève de devenir au cours de son âge d'or un lieu de mémoire. L'investissement de l'espace prytanéen par tous les vecteurs de cette mémoire, monuments, plaques, musée et tout ce qui peut nourrir

65. Auparavant, les élèves organisaient le jour de la « Saint Austerlitz » une « thurne », c'est-à-dire un spectacle comique et railleur où camarades et professeurs ou militaires de l'encadrement étaient pastichés.

l'identité brutionne en suscitant le souvenir, est réalisé. En revanche, l'expression de cette identité dans le temps, notamment par les rituels, continue à évoluer, même si plusieurs jalons sont désormais fixés au cours de l'année : la présentation au drapeau en octobre ou novembre, la célébration de l'anniversaire de l'armistice de 1918, qui demeure l'événement de référence, le « 2 S » pour les classes préparatoires aux grandes écoles, en même temps que le « baptême de Corniche », le 8 mai dans une moindre mesure, et la distribution des prix.

### *Ouverture de l'école, cristallisation de l'identité et ébranlement de l'humanisme traditionnel*

Depuis la Grande Guerre, le Prytanée militaire de La Flèche n'a cessé de s'ouvrir sur l'extérieur : les sorties libres, c'est-à-dire non accompagnées de parents ou de correspondants, ou sans être en rang par section sous les ordres d'un sous-officier, sont autorisées à partir de 1909 pour les candidats, puis la mesure fut élargie au cours des années 1920. D'autre part, des élèves étrangers sont venus à plusieurs reprises et depuis longtemps, soit visiter l'établissement, soit y passer une année scolaire<sup>66</sup>, et, à partir des années 1960, les Brutions s'en vont visiter comme les autres lycéens, les vertes contrées d'Angleterre... Enfin, preuve d'une plus grande ouverture sur l'extérieur, la *Revue prytanéenne* accueille régulièrement des articles sur des sujets d'actualité.

L'identité n'en demeure pas moins très fortement partagée et continue d'être transmise sans grands changements. Les généraux invités à présider la fête de fin d'année – qui prend le nom de fête de Trime<sup>67</sup> en 1949 semble-t-il –, sont depuis au moins 1908 systématiquement des anciens élèves. Ainsi, la communion identitaire progressivement mise en place après le désastre de 1870-1871 achève de se constituer entre cadres et élèves, mêlée certainement d'une estime réciproque. Cette cohésion est facilitée par le fait que le colonel commandant l'école est plus régulièrement un ancien Brution : au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, seuls deux anciens avaient commandé le Prytanée, pendant seulement quatre années ; au XX<sup>e</sup> siècle, 14 anciens sont inscrits sur la plaque réunissant les noms des commandants, soit une direction effective d'environ trente-cinq ans, et sans interruption de 1983 à 1998. Mais l'intégration d'un non-Brutien n'est pas impossible pour autant, au contraire, et l'exemple du colonel Laure illustre parfaitement une ouverture indéniable. Le colonel Laure com-

66. Après la guerre de Crimée, 20 élèves turcs des meilleures familles de l'Empire ottoman reçurent l'autorisation de Napoléon III en 1865 de faire leurs études à La Flèche. Parmi eux, d'après *La Sarthe* du 3 février 1913, le général Churkri bey (3369 A), qui fut gouverneur et défenseur d'Andrinople pendant la première guerre balkanique (1912-1913). Il y eut aussi vers 1906-1907 des élèves venant de Chine.

67. L'appellation « Fête de Trime » tiendrait au fait que le mot « Trime » désignait un exercice de gymnastique, difficile à exécuter, qui était présenté lors de l'inspection des exercices physiques précédant la cérémonie de remise des prix, à la fin du siècle dernier.

manda le Prytanée peu après la guerre, entre 1947 et 1950. Son fils Henri, ancien élève, tué en Algérie, est inhumé dans le carré brution du cimetière de La Flèche le 24 octobre 1957, et sa mémoire fut honorée un mois et demi plus tard, lorsque les élèves le désignèrent comme parrain de la Corniche pour cette année. Le colonel Laure, devenu général, a rejoint son fils en 1973 et repose près de lui<sup>68</sup>.

La mémoire continue à s'enrichir de même que le panthéon fléchois. Dans les discours, les références à l'école sont de plus en plus fréquentes : présentes dans 70 % des discours prononcés entre 1915 et 1940, les valeurs de l'école imprègnent plus naturellement encore les discours après la Deuxième Guerre mondiale. Par exemple, le général Lecoq définit ainsi le caractère si complexe des Brutions et les valeurs qu'ils se doivent d'incarner, idéal que tous doivent chercher à atteindre, et au moins ne pas déprécier :

« Je connais à ce sujet la réputation des Brutions héritiers de ceux qui en 1808 ont mérité à Saint-Cyr le nom qui maintenant nous ennoblit<sup>69</sup> : ils ne sont pas commodes, mais généreux dans leur rudesse plus apparente que réelle, ils restent intraitables sur l'honneur.

« Honneur qui ne peut aller sans fierté.

« Fierté de ce qu'on est sans mépriser les autres.

« Fierté qui nous empêche de rien faire ni dire qui puisse nous ravalier à nos propres yeux ni à ceux de quiconque.

« Fierté qui est en quelque sorte la sentinelle de l'honneur.

« Fierté et Honneur générateurs de loyauté.

« Loyauté base du caractère.

« Fierté, Honneur, Loyauté, sentiments et vertus qui font les yeux clairs et les regards droits. »

Il termine par de dignes conseils :

« Ne soyez donc jamais des résignés, n'admettez jamais le fatalisme stérilisant, car il est des heures où la volonté de quelques hommes libres, de quelques hommes de caractère brise le déterminisme et ouvre de nouvelles voies. Soyez des garçons enthousiastes et généreux, devenez des hommes résolus et entreprenants, car je suis persuadé que le renouveau national que nous espérons tous deviendra une réalité grâce aux chefs que la France s'est donnée et surtout par vous, mes jeunes amis, qui bientôt allez prendre en charge son destin. »<sup>70</sup>

Les allusions favorables à la toute récente arrivée au pouvoir du général de Gaulle sont ici fort claires.

68. Un autre exemple évocateur est celui du fils du directeur des Études, Brodin, seul civil qui dirigea l'école pendant la période sombre de 1943 à 1945. Celui-ci, tombé le 11 septembre 1939, repose également dans le carré brution ; il fut le premier parrain de promotion désigné par les élèves pour le « 2 S » 1939.

69. Le général fait erreur, la date de 1808 étant un peu précoce.

70. Discours prononcé à Trime 1958. Brochure imprimée à La Flèche, discours et palmarès de la distribution des prix 1958 (Bibliothèque du Prytanée). Le général de corps d'armée Lecoq est un ancien (matricule 7971), à l'époque commandant de la 4<sup>e</sup> Région militaire.

Ce discours est pétri de valeurs humanistes, car soldats et professeurs n'ont jamais cessé d'affirmer depuis l'origine la très grande dignité de l'homme et de tout ce qui le grandit.

« Avez-vous déjà réfléchi aux qualités qu'il faudra acquérir pour mériter ce titre : un homme ? », interroge avec un doux ton de persuasion le général Mesple en 1922<sup>71</sup>. Le professeur de sciences physiques, M. Grimaud, en 1954, après avoir rappelé le recours possible à la bombe A cite André George : « Seul un humanisme élargi peut se montrer à la taille du grandissant destin des hommes », puis il ajoute : « Soyez persuadés que le "supplément d'âme" à acquérir dont parlait Bergson n'est pas chose superflue. Car vous allez devenir – et à courte échéance pour beaucoup d'entre vous – les responsables d'un avenir qui doit être un avenir humain. »<sup>72</sup>

Mais l'humanisme construit autour du sentiment du devoir, de l'amour de la responsabilité, de la maîtrise de soi, de la volonté, de la ténacité, de la tolérance pour reprendre quelques déclinaisons présentées par le général Mesple, est peut-être d'autant plus défendu qu'il est ébranlé depuis le début du siècle, et l'inquiétude un peu sourde née de la mort massive et de l'industrialisation à outrance des conflits du XX<sup>e</sup> siècle ne laisse pas les orateurs silencieux et encore moins bellicistes. C'est après la guerre de 1914-1918 que les premières inquiétudes, les premiers doutes sur l'avenir de l'esprit humaniste sont émis :

« Ainsi donc, ce que nous découvrons dans le passé récent, ce n'est pas l'action de la science rapprochant par ses découvertes l'heure de la fraternité universelle, c'est l'effort de la science dans la recherche des moyens d'extermination les plus perfectionnés. [...]

« Mais j'imagine que cette participation [de la science à la destruction] porte en elle-même son châtement. [...] Qui sait si le Soldat inconnu, symbole vénéré de tous nos morts, n'est pas, en même temps qu'une multitude glorieuse de Français, cet homme dont le sacrifice inestimable fait expier à l'humanité entière ses heures d'égarements ? »<sup>73</sup>, analyse avec un pessimisme quelque peu désabusé M. Girard, un autre professeur de sciences physiques en 1921. Les propos de M. Balcou, professeur de lettres, en 1963, doivent être cités, car ses mises en garde visent à mettre les futurs décideurs, plus simplement les futurs hommes, devant leurs lourdes responsabilités à venir : « Le monde où vous entrez est celui dur et tragique de la chaîne et de l'atome. Nous sommes d'un temps où la perspective de l'Apocalypse est devenue possible. »<sup>74</sup>

71. Discours prononcé le 15 juillet 1922. Brochure imprimée à La Flèche, discours et palmarès de la distribution des prix 1922 (Bibliothèque du Prytanée). Le général Mesple commande alors la 8<sup>e</sup> division d'infanterie.

72. Discours prononcé le 1<sup>er</sup> juillet 1954. Brochure imprimée à La Flèche, discours et palmarès de la distribution des prix 1954 (Bibliothèque du Prytanée).

73. Discours prononcé le 16 juillet 1921. Brochure imprimée à La Flèche, discours et palmarès de la distribution des prix 1921 (Bibliothèque du Prytanée).

74. Discours prononcé le 30 juin 1963. Brochure imprimée à La Flèche, discours et palmarès de la distribution des prix 1963 (Bibliothèque du Prytanée).

Parfois, une certaine crise de conscience se fait jour et l'idée nationale moins présente dans la société suscite alors quelque amertume surtout après la fin des deux guerres coloniales d'Indochine et d'Algérie, vers 1954-1956 et 1963-1965. En 1955 par exemple, l'amiral Lemonnier veut inspirer un sursaut d'énergie :

« Vous devez avoir confiance : un passé récent, que dis-je, toute notre Histoire, montre qu'il ne faut jamais désespérer et que le succès récompense ceux qui, suivant la devise de votre illustre ancien, le maréchal Gallieni, font leur devoir jusqu'au bout.

« Non, la France n'est pas un pays décadent. Son prestige et son potentiel sont intacts. »<sup>75</sup>

Affirmer cela, n'est-ce pas chercher à se prémunir d'un moindre sentiment national, n'est-ce pas émettre un doute qui, jusque-là, presque inconcevable, n'était jamais exprimé ?

Tous ces thèmes, illustrés ici par quelques extraits suggestifs, reflètent bien la teneur et l'évolution des discours, l'expression de doutes étant bien sûr plus rare, mais non moins intéressante.

Pour finir, est-il possible de percevoir une cristallisation de l'identité brutienne, préalable à une fermeture d'esprit à la fin des années 1960 ? Il serait bien exagéré de l'affirmer pour la période 1945-1970, même si toujours, l'opinion des élèves n'est pas connue directement à travers les archives disponibles. L'impression d'un certain décalage est peu à peu ressentie, par rapport à une société pour laquelle l'idéal de la défense du pays est devenu plutôt secondaire, voire désuet. L'idée que les Brutiens peuvent former un groupe à part et constituant une sorte d'élite est pour la première fois exprimée, de façon marginale, dans les années 1950.

« Vous puisez donc, au creuset, les traditions dont, plus que quiconque, vous êtes les dépositaires parce que vous deviendrez une Élite », affirme le général Bourgund en 1953<sup>76</sup>. Dix ans plus tard, le général Noirret précise cette opinion avec plus de lucidité : « Mais vous n'êtes pas une jeunesse comme les autres, vous portez l'uniforme, et c'est ce qui vous distingue des autres jeunes du pays. Gardez-en la fierté car nous savons bien, nous, que cet uniforme, s'il nous crée des servitudes comme l'a décrit le grand Vigny, est également source de grandeur. »<sup>77</sup>

Une société est en train de s'effacer, celle des notables, et des propos de cet ordre ne sont pas spécifiques au Prytanée, outre leur aspect militaire. D'autre part, il ne convient pas de les généraliser mais de mesurer leur signification, et la place difficile à tenir d'une école militaire devant former des soldats dans une société qui ne veut plus de guerre. Ils permet-

75. Discours prononcé le 3 juillet 1955. Brochure imprimée à La Flèche, discours et palmarès de la distribution des prix 1955 (Bibliothèque du Prytanée).

76. Discours prononcé le 29 juin 1953. Brochure imprimée à La Flèche, discours et palmarès de la distribution des prix 1953 (Bibliothèque du Prytanée).

77. Discours prononcé le 30 juin 1963. Brochure imprimée à La Flèche, discours et palmarès de la distribution des prix 1963 (Bibliothèque du Prytanée).

tent de penser qu'une sorte d'individualisme de groupe semble apparaître au cours des années 1960-1980, sans qu'il soit possible de préciser exactement l'époque de ce passage.

COMMENT CONCLURE ?

LE BRUTIUM DÉFEND-IL UNE IDENTITÉ ÉVANESCENTE ?

Tout d'abord le Prytanée national militaire de La Flèche, quoiqu'on dise, est un lycée comme les autres, à cette différence près que l'identité communautaire qui exista dans bien des lycées de France, y est demeurée plus vivante, et que celle-ci est, il est vrai, bien singulière. Militaire sans que les élèves soient des soldats, mais parce que l'encadrement est en partie constitué d'officiers, sous-officiers, et soldats engagés ou surtout appelés<sup>78</sup>, elle est l'héritage de deux siècles et plus d'une histoire valorisée et sans cesse revisitée, à tel point qu'une mythologie a pu naître, surtout pendant le siècle qui commence avec la défaite de 1870 et s'achève avec la fin de l'Empire colonial, à l'époque où une fusion possible entre la nation et son armée, notamment par le vecteur de l'école, était à l'œuvre. L'actuelle identité des élèves est-elle une survivance un peu décalée dans une contemporanéité différente de cet état d'esprit ancien, du temps de l'apogée de l'idée de nation ? Certainement, mais elle n'est pas que cela, en ce sens qu'elle n'est pas commémoration d'une commémoration passée ; l'identité brutionne est toujours nourrie d'une mémoire vivante et vécue.

En fait, il est impossible de décrire l'aboutissement d'une mémoire qui n'a cessé d'évoluer depuis trente ans, et demeure bien vivante. Il serait fort délicat pour un historien, sans sources suffisantes, de s'aventurer sur le chemin dangereux de jugements trop faciles. Néanmoins, quelques tendances récentes peuvent être avancées en guise d'hypothèses qui veulent rester timides.

Depuis 1961-1968, la place du Prytanée dans une société qui rejette plus catégoriquement tout élément militaire, dans une société qui se veut pacifiste, se pose de façon toujours plus conflictuelle. À plusieurs reprises, l'école fléchoise a subi les attaques de la presse : en 1975 dans deux articles de *Charlie Hebdo*<sup>79</sup> ; en 1987 contre les rites jugés initiatiques comme le baptême de promotion dans les écoles militaires, et le commandement des écoles a dû finalement supprimer officiellement les rites tel le « baptême de Corniche » ; enfin en 1998-1999, après le témoignage de l'aumônier militaire dans la presse locale, et les articles du *Canard enchaîné*, de *L'Événement du Jeudi*, du *Monde*, l'engagement religieux de certains élèves

78. Jusqu'à l'année scolaire 2000-2001, les appelés étaient encore présents. Avec la réforme de l'armée, les scientifiques du contingent qui représentaient environ la moitié du corps enseignant, sont remplacés par des civils.

79. Les n<sup>os</sup> 215 et 216, des 30 décembre 1974 et 6 janvier 1975. Une plainte est alors déposée par le ministre de la Défense pour injures contre l'armée.

puis la survivance de pratiques de bizutage ont été dénoncés. En général, l'identité ou le fonctionnement de l'établissement ont rarement été décrits avec un réel souci d'objectivité, faute d'une connaissance sérieuse de son histoire. Enfin, après une période de latence, les arguments, financiers, politiques et religieux du début du siècle ont retrouvé une existence toute neuve.

Pourtant, l'école, au point de vue des mentalités, a connu la même évolution que la société française : le sentiment national est moins profondément ressenti, même s'il n'est pas tout à fait effacé. En conséquence, une minorité nationaliste est peut-être plus présente, ou plus facilement discernable, mais surtout, l'identité des élèves se recentre progressivement sur la mémoire brutienne, alors que la mémoire nationale passe au second plan. Alors qu'entre 1870 et 1939, 8 monuments ou plaques avaient été érigés *intra muros*, et 18 dans d'autres villes, entre 1945 et 1999, cette proportion s'est inversée avec au moins 17 monuments ou plaques érigés dans l'enceinte prytanéeenne, et seulement 2 à l'extérieur. Cette identité semble l'emporter sur l'identité nationale dans les cérémonies actuelles, sans que celle-ci ait disparu, sans que les rites cérémoniels aient changé. Présentation des élèves au drapeau, veillée aux plaques et célébration de l'armistice du 11 novembre 1918, et surtout la fête de Trime demeurent les repères essentiels de la vie d'un élève, moments d'intégration dans ce petit monde qui a peut-être la tentation de se refermer, pour se prémunir contre les attaques. En ce sens, l'esprit de corps forgé dans l'adversité, demeure intact et opérant. Et puis, dans une société plus généralement individualiste, jetée dans un processus vécu comme une normalisation culturelle à vocation mondialisante, s'exprime de façon plus singulière un individualisme de groupe qui resserre ses intérêts sur ses propres codes sociaux, ses rituels et ses valeurs. Le Prytanée n'en est pas l'unique exemple.

Une autre question, paradoxalement, se pose. La transmission de cette identité est-elle plus difficile aujourd'hui qu'il y a cinquante à quatre-vingts ans ? Le recrutement est en effet différent et beaucoup de candidats arrivant au Quartier Henri IV dans les classes préparatoires, ne sont pas issus du lycée, installé au Quartier Gallieni. Il serait intéressant d'étudier également le processus d'intégration des filles, admises depuis 1983, leur place dans les rites traditionnels étant encore mal définie. Elles ne sont souvent que spectatrices, lors des monômes par exemple, mais cela ne signifie pas pour autant qu'elles n'aient pas trouvé leur propre chemin en s'appropriant à leur manière l'esprit brution, et en créant parfois leurs propres rites, ce dont nous fûmes témoin en 1995-1996. Enfin, il faut constater une croissance des effectifs de l'ASSOC, dont le nombre d'adhérents est passé de 2 000 environ à la fin des années 1970 à 2 800-2 900 à la fin du siècle, sans doute à cause de l'augmentation du nombre d'élèves faisant une ou plusieurs années à La Flèche, puisqu'ils restent moins longtemps que jadis, à cause aussi de la plus grande nécessité de défendre un héritage commun menacé.

Finalement, la mémoire brutionne est-elle en train de se figer ?

Dans plusieurs articles ou remarques émises dans la *Revue prytanéenne* au cours des années 1970, les anciens se plaignaient de voir les rites traditionnels un peu délaissés, notamment au moment du triomphe du prix d'honneur. La tendance semble s'être inversée depuis, mais comme dans les autres établissements d'enseignement de la République, les valeurs d'un humanisme classique sont moins diffusées, même si leur empreinte demeure : depuis 1968, le discours du professeur a été supprimé à la fête de Trime et, vu l'intérêt assoupi pour l'éloquence, reconnu par chaque orateur qui s'excuse toujours de parler et rassure l'auditoire en promettant de ne pas le retenir trop longtemps, les discours sont empreints depuis la même époque, sauf exception, d'idées récurrentes, véhiculant les valeurs d'autrefois exprimées selon un plan presque similaire chaque année, répétition assez stéréotypée d'une expérience que chaque élève revit et s'approprie. Si la mémoire est répétition, ces discours peuvent laisser croire que la mémoire brutionne se retranche dans sa fonction la plus élémentaire, signe d'une vieillesse prête à accepter l'immobilité qui précède la mort..., mais l'heure de la rhétorique est passée, et les rites cérémoniels continuent à évoluer, et rassemblent toujours le Brutium, d'autant plus sûr de son existence qu'il est attaqué. Deux siècles d'histoire ne se rendent pas si facilement à merci<sup>80</sup>.

Stéphane TISON,  
*Doctorant en histoire,  
 Sorbonne Nouvelle.*

80. Les décisions prises par le ministère de la Défense au cours de l'année scolaire 1998-1999, et mises en application en 1999-2000, interdisant entre autres des rites d'intégration, interdisant que les élèves défilent en marchant au pas, et supprimant la tenue traditionnelle des écoles militaires au profit de l'uniforme oxfordien, plus proche d'une apparence civile, ont transformé la vie quotidienne des élèves. L'existence des cérémonies succinctement décrites ici a été largement remise en cause. Il est trop tôt encore pour saisir les conséquences de ces décisions sur l'identité brutionne, mais il sera particulièrement intéressant de mesurer à moyen terme les effets de la politique du gouvernement sur le Brutium, sa capacité d'adaptation ou sa résistance.



## ANNEXE

## LE HURON\*

## I

Brution hardi compagnon  
 Ton honneur est ta loi,  
 Cœur vaillant bat en toi  
 Dans l'action.  
 Anciens dans nos traditions  
 Sur vos pas en monôme,  
 Fiers nous vous suivrons  
 Comme des Hurons.

## III

C'est le jour du grand chahut  
 Viens Brution ; à tue-tête  
 Chantons car c'est la fête  
 Au Bahut.  
 Joyeux les pékins vont fuir  
 Pour des mois de vacances,  
 Loin des murs des jouvences  
 Vont fleurir.

## II

Souvenirs du cher Bahut  
 Vous resterez dans nos mémoires,  
 Cour d'honneurs, ô jours vécus  
 O, vieux clocher et ton histoire ;  
 Portons haut nos traditions  
 De nos Anciens fêtons la gloire,  
 À nos aînés crions victoire  
 Et soyons fiers d'être Brutions.

## IV

Gloire au vieux Prytanée,  
 À son grand parc séculaire,  
 Aux lignées militaires,  
 Qui sous ses chefs se sont formées.  
 Anciens et melons, chantons le Huron  
 C'est le refrain des vieux Brutions.  
 Anciens et melons, chantons le Huron  
 C'est le refrain de tradition.

Le Grand Jour est venu.  
 Jour de triomphe et de fête,  
 Chantons tous à tue-tête  
 Honneur et gloire au Vieux Bahut.

\* Cf. n. 60.